N° 15. 1er MARS 1910

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

78, RUE D'ASSAS, 78
PARIS

Dépositaire général : E. DRUET, 108, Faubourg Saint Honoré.

Le numéro : 1 franc net.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Comité de direction :

JACQUES COPEAU, ANDRÉ RUYTERS,

JEAN SCHLUMBERGER.

Réception le Lundi de 10 à midi.

Adresser correspondance et manuscrits au siège de la Revue

78, RUE D'ASSAS, 78

Pour les réassortiments et demandes de dépôt s'adresser chez E. DRUET, 108, rue du Faubourg Saint-Honoré.

Abonnement d'un an : France 10 frs., Etranger 12 frs.

Abonnement sur papier de luxe 20 francs.

LE RÈGNE DE L'ARTISTE [1]

(Second article)

Il faut bien convenir que si les esprits chagrins dont nous parlions, se montrent toujours plus avides de renseignements psychologiques et de tout ce qui les documente directement sur la vie, ils marquent un intérêt de moins en moins vif, ils témoignent même d'une fatigue évidente pour tout ce qui est de la psychologie des artistes, pour tout ce qui a trait à leur personne.

Répétons-le, c'est par un audacieux abus, que l'entière corporation s'est arrogé le caractère quasi-sacré qu'elle est en passe de se faire reconnaître officiellement. Elle a mis en avant quelques grandes figures, elle a persuadé le public qu'il les avait traitées avec ignominie, qu'il avait réduit Racine au silence, fait polir des lunettes à Spinoza, persécuté Rousseau, tué Keats. Le public a trop d'honnêteté, et il est devenu trop sentimental, pour ne pas se sentir la conscience gênée par les fautes du passé ; il voudrait n'y plus retomber ; il voudrait les réparer même. Et comme il n'a pas toujours

[1] Voir 1er Février 1910.

sous la main de grands méconnus envers qui s'acquitter, il reporte sur toute la tribu un arriéré d'égards et d'indulgence. Il aime mieux renoncer à tout contrôle que risquer de se mettre dans un mauvais cas.

Or en vrai " Dormeur Éveillé ", profitant de la confusion, le pauvre artiste-artisan s'est bientôt mis à l'aise dans son rôle de prince. Il a vite fait d'oublier l'humilité de sa propre taille et la stature de ceux dont il prétend tenir la place. Il ne semble pas que dans d'autres métiers la notion des proportions soit de la sorte oblitérée. Un adjudant ne s'autorise pas à tout propos de Napoléon, tandis que tout rimeur se sent de même essence que Dante ou Sophocle. Il est marqué du même sceau ; il communie aux mêmes mystères. Il représente, à côté d'un grand autel, un plus petit autel, mais sur lequel descend le même feu divin de l'inspiration. Il est prédestiné. Il a le don. Ce n'est pas une qualité acquise, adventice. Non, il participe d'une nature divine ; une sorte de caractère sacerdotal s'attache à tout ce qui intéresse son corps ou son esprit.

Une singulière conception de l'*inspiration* a grandement facilité cette usurpation. Parmi toutes les formes d'exaltation qui donnent à l'homme le sentiment de sortir de lui-même, de se surpasser, d'entrevoir des beautés que son raisonnement ne suffisait pas à lui faire découvrir, l'exaltation de

l'artiste est aujourd'hui la plus respectée, la mieux établie ; elle a la meilleure cote. Il n'y a pas encore beaucoup de siècles, l'exaltation religieuse, l'élan de la prière paraissaient seuls de bon aloi, sans fraude, sans leurre. L'artiste, dans ce temps-là, pouvait s'exalter tout son soûl, il n'entrait pas en ligne de compte. Au moine revenaient les visions : aujourd'hui c'est lui qui paraît suspect, et le poète favorisé d'illuminations lyriques le remplace. Or tout comme son prédécesseur, l'artiste accapare. Il détient l'inspiration et ne semble pas se douter que le monopole dont il jouit ne correspond plus entièrement à l'état de notre culture et sent un peu son Louis-Philippe. D'autres inventions, d'autres sujets d'exaltation, d'autres découvertes, scientifiques, sociales, fût-ce simplement industrielles, viennent donner à l'homme moderne cette joie de la trouvaille, de l'éclosion, cet éblouissement quand sa pensée jette une flamme inattendue. Toutes ces inspirations-là ne s'en tiennent plus à l'humble rang qu'on leur assignait, et si l'on voit les jeunes gens accueillir avec enthousiasme une poétique un peu trouble et relâchée mais qui fait la place large aux nouvelles préoccupations du siècle ; s'ils s'écrient : Enfin voilà qui n'est plus de la littérature ! — ils blasphèment sans doute assez étourdiment, mais avec une sorte de générosité, comme s'ils entreprenaient de défendre de jeunes beautés contre les orgueilleuses prétentions d'une vieille dame.

Platon propose de rendre hommage au poète " comme à un homme divin, ravissant et merveilleux ", mais de se hâter de le congédier " après lui avoir versé des parfums sur la tête et l'avoir orné de bandelettes ". Nulle " Cité Moderne " au contraire qui ne réserve aux artistes la place la plus éminente. Ce n'est peut-être pas rendre service aux citoyens ; c'est à coup sûr desservir l'art.

Hélas, en fait de théories esthétiques il n'est de vrai que la nuance. On voudrait balancer toute affirmation par une autre opposée et complémentaire. L'homme de génie vient faire mentir tout ce qui est vrai de l'homme moyen. C'est de l'artiste de métier qu'il est ici question : dès qu'il devient un personnage, dès qu'il prend une prépondérance sociale pour laquelle il n'est pas constitué, aussitôt le voilà qui passe au premier plan, lui, ses goûts, ses opinions, ses amours ; et son œuvre objective n'a plus que la seconde place. Il se fait dans son activité un changement d'orientation, imperceptible d'abord, mais aussi définitif que le partage des eaux entre deux bassins opposés. Ou bien c'est l'artiste qui portera l'œuvre, comme on voit les statues de nos anciens rois soulever dans leurs mains l'image d'une basilique, ou bien l'œuvre sera faite pour supporter l'artiste et lui servir de piédestal.

Or il faut bien oser le reconnaître : on risque de lâcher la proie pour l'ombre, car parmi les

mentalités professionnelles, celle de l'artiste est loin d'offrir le plus grand intérêt psychologique. Les particularités d'esprit et de cœur qu'on y découvre ont cette tare d'être les moins ingénues qui soient. Le fait de continuellement servir de matière à littérature ou d'aliment à l'émotion plastique les gauchit et les déforme. Elles réagissent vite en sujets bien dressés qui tombent en état d'hypnose à toute réquisition. Commode terrain d'expérience mais dont le sol épuisé, dénaturé par les interventions chimiques, n'a plus rien de l'antique humus. Si l'on cherche dans les cœurs d'artistes les secrets du cœur humain, c'est par paresse, parce qu'il n'y a qu'à les laisser parler et se commenter, tandis qu'il faut du temps et de l'ingéniosité pour interroger ceux qui se taisent. Combien un geste, un cri échappés à un homme ordinaire est plus significatif, plus inattendu que ce même geste ou ce même cri surpris chez un artiste ! Combien le véritable amateur de psychologie y trouve davantage à s'instruire ! L'écrivain peut être un excellent investigateur, mais il n'est lui-même qu'un médiocre sujet d'investigation psychologique.

“ La Nature vue à travers un tempérament ”, combien de telles formules semblent d'abord innocentes ! Que n'a-t-on eu soin d'ajouter : “ un tempérament qui s'ignore, un tempérament malgré lui ” ! Dès l'instant que le tempérament jouant

le rôle d'intermédiaire, de lentille interposée, ne s'efforce plus sincèrement de reproduire l'image avec le plus de vérité possible, dès que ses accidents de structure le désignent à l'attention plus que sa limpidité, où s'arrêtera l'intérêt que l'on prête à ses failles ? Je déforme, donc je suis. De là le soin que porte l'artiste sur les inégalités de son œuvre, sur les tics, sur les égratignures de la " griffe ", sur tout ce qui fait signature le plus matériellement ; de là un genre nouveau : *l'ébauche* — qui n'est point à confondre avec *l'étude*. Cette dernière n'avait pas, comme on dit, sa fin en soi ; elle n'offrait d'intérêt qu'en raison de ce qu'elle annonçait de l'œuvre future. C'était dans une ascension abrupte, une marche où poser le pied. L'ébauche, elle, est une halte ; ce n'est pas un sommet, mais c'est un palier. On s'y repose avec plaisir. L'atmosphère y est plus familière que sur les pics sublimes. Aussi, à vrai dire, ne va-t-on pas plus loin, et ce qu'aujourd'hui l'on appelle une œuvre, ce n'est presque jamais qu'une ébauche réussie.

On entend protester contre une telle tendance, comme si ce n'était là que l'erreur d'un moment, comme si de mauvais principes esthétiques en étaient cause et non de mauvaises mœurs. A la rigueur on persuaderait un artiste d'essayer d'autres méthodes de travail ; mais il ne modifiera ni son orgueil, ni la conception qu'il se fait de son

génie. Qui donc aujourd'hui efface encore, d'une édition à la suivante, de menues bavures de style, ou remplace un mot par un autre plus approprié ? Chateaubriand le fit sans croire déroger ; notre époque le traiterait de cuistre. Et ce n'est pas par paresse que l'auteur refuse de revenir sur son œuvre, c'est parce qu'il croirait publiquement se manquer à lui-même ; c'est parce qu'il occupe un rang où même pour une erreur évidente, l'on ne fait pas d'excuses. D'ailleurs n'est-ce pas par ses erreurs même qu'il s'affirme le plus personnellement ? Il est la fleur, l'aboutissement de la race. Il se doit, comme tout seigneur, du jeu, des caprices et un certain étalage de lui-même. Il n'a pas à cacher ses faiblesses ; tant pis si son entourage n'ignore pas quand il prend médecine !

La mentalité de salon n'a pas disparu. Le pédant qui vient parler statistique ou grammaire ne paraît pas plus mal élevé que l'artiste qui apporte une œuvre forte, drue, construite, sans fioritures. Ce qu'on lui demande, c'est l'anecdote, le souvenir, l'impression, la confidence, tout ce qui appelle l'amabilité, l'esprit ou le commérage, tout ce qui a trait aux personnes, la sienne y comprise. Pourquoi veut-on que l'artiste se montre sans éducation ? Wilde dit quelque part : « De bons artistes donnent tout à leur art ; en conséquence ils sont par eux-mêmes parfaitement inintéressants. Un poète vraiment grand est la moins poétique

des créatures. Mais des poètes inférieurs sont tout à fait fascinants. Ils vivent la poésie qu'ils ne peuvent écrire. " Evidemment. Mais reste à savoir si pour mener une vie plus " fascinante " certains déjà ne renoncent pas à être vraiment poètes.

Tant que l'artiste subit une tyrannique tutelle sociale, tant qu'il œuvre en artisan de qui l'on ne tolère nulle besogne fantaisiste, son travail est probe et de portée générale. C'est le temps des grands ensembles, Acropole, cathédrales ou Versailles. Mais dès qu'on abandonne l'inventeur à lui-même, il ne travaille plus que pour son plaisir, pour flatter ses tendances les plus particulières, et son art ne répond plus qu'au goût de certains tempéraments apparentés au sien. Le règne de l'art veut l'esclavage de l'artiste. Ça et là surgit encore quelque Prométhée volontaire qui de lui-même va s'enchaîner au roc. Ce ne sont point les grands hommes qui manquent à leur tâche, ce sont les artisans qui désertent la leur, et nos mœurs ne nous permettent plus de les y ramener de force. — Il y a longtemps que, faute d'esclaves, on a dû renoncer à élever des Pyramides.

JEAN SCHLUMBERGER.

LA FONTAINE MORTELLE

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée...

Toi qu'on a relevé d'un sinistre berceau,
Pour extrême linceul ayant vêtu cette eau
Qui, dans la profondeur de sa conque limpide,
Amasse une fontaine équivoque et perfide,
Par quelle sombre route aux obliques détours
Es-tu venu chercher, pour y combler ton cours,
Ces bords où la nature, en grâces épuisée,
Compose le séjour d'un terrestre Elysée ?
Avant que de remplir ton funeste dessein,
Accoudé sur la rampe ombreuse du bassin,
Tu laissas resplendir d'un éclat taciturne
L'étincelante horreur de la voûte nocturne,
Et longtemps déferler sur ta tête ces pins
Qui semblent recevoir des rivages marins
Une plainte évasive et toujours poursuivie.
Agitant à la fois l'univers et ta vie,
Tu scrutais cette aurore où ta jeunesse en fleur
Inventait pour le prix d'une héroïque ardeur,

Quelque gloire nouvelle et chèrement conquise,
Ou, lui faisant encore une couronne exquise,
Je ne sais quel amour si fameux et si beau
Qu'il eût environné d'un magique tombeau
Ta mémoire à jamais embaumée et fidèle.
Mais le monde, sans cesse à tes prises rebelle,
Tournait en un fantôme insensible et glacé,
Le mirage sublime à tes yeux retracé.
Et si tu recroisais tes mains sur ta poitrine,
Au lieu de partager une étreinte divine,
Ce n'était que ton sang dont la plus pure humeur,
Goutte à goutte, à l'écart s'exprimait de ton cœur.

C'est pourquoi, soucieux de t'égaler toi-même,
Et d'accomplir enfin ce refuge suprême
Où plus rien désormais ne viendrait t'offenser,
Tu ne vis que la mort capable d'embrasser
Ta fortune et ton âme à leur souhait rendues.
Alors, pour les surprendre entre elles confondues
Et ravir au destin son envers dévoilé,
Tu descendis vivant dans le gouffre étoilé
Creusé sous la fontaine obscure et scintillante.
Et la source t'ouvrit son onde bienveillante
Où l'on t'a retrouvé, par un riant matin,
A l'heure purpurine et tiède où le jardin,

Renvoyant tous ses feux à l'aube retournée,
D'une haleine de fleurs saluait la journée.
Là, tout entrelacé d'un fluide réseau,
Sur ce mol oreiller de chevelures d'eau
Qui somnole, captif de sa longue paresse,
Etendu comme au sein d'une glauque déesse
Que pressait ton sommeil à sa couche emprunté,
Tu menais sans témoins cette lente beauté
Où le trépas ajoute une rigide empreinte.
Délivré de ta chaîne importune et restreinte,
De quel regard aveugle et privé de frayeur
Mesurais-tu, dis-moi, l'espace intérieur
Où tu hantais soudain d'éternelles ténèbres ?
Plutôt que de déchoir à des noces funèbres,
Par ton propre mystère à la hâte repris,
Et lassé du combat sans l'avoir entrepris,
Ne savais-tu donc pas qu'il est plus haut de vivre,
Et, de quelque amertume aussi que nous enivre
La cruelle faveur d'un sort astucieux,
N'attestant un seul jour les hommes ni les cieux,
D'aller, et d'enfermer son avide souffrance
Dans le grave repli de ce calme silence
Où le sage en secret comprime son malheur ?

Tu te croyais certain d'une forte douleur,

Et ton âme, d'un trait détestable froissée,
Dès la première atteinte abattue et blessée,
Sans chercher à son mal un siège insidieux,
Voulut se réunir à l'essence des dieux.
Cependant, leur splendeur, indifférente et vaine,
Eclate, inaccessible à la fortune humaine,
Et, pour chaque mortel dans leur être abîmé,
N'absorbe sans retour qu'un souffle inanimé.
Tu les aurais vaincus d'une plus noble sorte,
Si ta raison, soumise au pouvoir qui l'emporte,
A force de conduite et de ferme longueur,
Toujours les eût contraints de subir ta rigueur,
Et, rendant à leur gêne une étroite constance,
Instruit ta liberté selon leur dépendance.
Ah ! qu'il est juste et rare, et d'un courage altier,
Celui qui sur ses maux se fonde tout entier,
Et jaloux, même au ciel, d'en dérober la trace,
Ramenant sans parler son manteau sur sa face,
Demeure, et, d'un esprit magnanime et serein,
Contre sa destinée oppose un front d'airain !

Si je t'offusque, hélas ! pardonne, ombre irritée
Que peut-être, parfois, la lumière quittée
Agite d'un regret solitaire et lointain.
Mais puisque, renonçant un génie incertain

Qui te laissait tout bas plier sans résistance,
Tu n'as pu que mourir à ta jeune existence,
Loin de tenter d'abord un siècle trop ardu,
Je te retire à moi, comme un enfant perdu
Qui, penché dans mes bras, à dormir se décide,
Mon frère, ô déplorable et pâle suicide,
Dont j'entoure humblement le cadavre ingénu.
Que je t'aurais aimé si je t'avais connu !
Je ne saurai jamais quel démon de tristesse
De sa noire langueur nourrissait ta faiblesse,
Ou bien de quel amour terrible et divisé
Tu traînais dans ta chair le supplice attisé,
Et, toi-même enfonçant l'ardeur qui te dévore,
Tu consumais tes jours et te charmais encore.
Eh bien ! sur ton orgueil morose replié,
Si je t'ai recueilli d'un sépulcre oublié,
Tacite adolescent qui n'as pas eu d'histoire,
Rachète, enseveli dans ma tendre mémoire,
Et goûte, d'un repos sans mélange altéré,
La mortelle douceur d'avoir désespéré !

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT.

Nîmes, 1907.

LE CHARRETIER

A cinq ans, la gamine parvenait à se hisser toute seule sur le cheval, après l'avoir amené près d'un tronc d'arbre: une fois en selle et les pieds dans les étrivières, elle talonnait l'animal qui savait parfaitement de quel côté se trouvaient les vaches, et qui en bon vieux cheval qu'il était, montrait envers l'enfant une patience angélique et toutes sortes d'égards.

Matin et soir, Jessie allait chercher les trois vaches que sa mère trayait et, les cheveux à la brise, galopait parmi les grands arbres du paddock, suivie du chien de Kangaroo que son grand âge et ses nombreuses blessures retenaient toujours en arrière. Elle aidait comme elle pouvait la mère à faire le ménage et comme tout mioche australien qui se respecte, s'exerçait déjà avec une hache américaine sur tout ce qu'une hache peut entamer.

Le père était presque toujours en route avec son wagon et son attelage de 14 chevaux, charriant pour plusieurs grandes stations de la laine, de la farine, des provisions ou du fil de fer. Il était parfois quatre mois sans revenir, puis un soir, la mère et la petite entendaient un bruit encore lointain qu'elles reconnaissaient vite. C'était d'abord le grondement des roues sur le chemin, le pas des chevaux, enfin les trois coups de fouet qui éclataient dans l'air comme trois coups de winchester.

On accourait au devant du nuage de poussière d'or

dans lequel les chevaux apparaissaient comme des fantômes: on embrassait le père, on appelait chaque bête par son nom tandis que les *leaders* " Punch " et " Duke " pressaient le pas en entrant dans le paddock qu'ils connaissaient si bien.

On aidait le père à dételer ; Jessie se chargeait d'un collier qu'elle pouvait à peine traîner ou remorquait trois yards de chaîne. Les chevaux débarrassés de leurs harnais se secouaient d'aise et se dirigeaient aussitôt vers un petit monticule de sable où ils pouvaient s'ébattre à leur aise : c'était bientôt une houle monstrueuse de gros sabots battant l'air et de croupes énormes se roulant dans le sable rose.

Le père avait faim, on se mettait vite à table. Entre les bouchées, il racontait son voyage : dans la Plaine Noire, il s'était embourbé deux fois avec 7 tonnes de fil de fer à bord ; il avait passé près de Sandy Ridge où 150 mineurs creusaient des trous partout afin de trouver des opales noires : deux hommes en avaient déterré pour 400 livres sterling en trois semaines.

Tandis que la mère débarrassait la table et lavait la vaisselle, Jones coupait son tabac et bourrait sa pipe tout en demandant des nouvelles du district. La petite, assise sur le genou du père en avait long à raconter au sujet d'un certain veau rouge, nouvel arrivé, et d'un cakatoes apprivoisé qui s'était chargé de tailler les deux rosiers du petit jardin.

En hiver, quand les routes étaient trop mauvaises, Jones restait un mois ou deux sur sa ferme, s'occupant à défricher et à brûler les arbres morts. Il charriait aussi devant la maison un tas de bois à brûler qui durerait jus-

qu'à son prochain retour : il réparait les harnais, visitait tous les boulons de son wagon ; quand c'était nécessaire, il donnait au véhicule une fraîche couche de peinture et repassait avec soin le nom du wagon: " My Jessie ".

Le matin arrivait où il lui fallait harnacher les chevaux, embrasser sa femme et la petite : puis, monté sur son cheval noir, il appelait chaque bête par son nom et quand toutes les chaînes étaient tendues, il criait " Get up " et, sans à-coup, les roues démarraient. Son lourd fouet à deux mains donnait trois salves d'adieu ; quelques minutes après il avait disparu avec son attelage derrière les arbres de la crique.

La mère et l'enfant reprenaient leur vie solitaire ; le village le plus proche était à 30 miles ; les fermes et les stations étaient, dans ce district, éloignées les unes des autres. De temps à autre des bergers passaient, poussant devant eux leurs troupeaux ; des charretiers arrêtaient leurs attelages pour faire un brin de causette ; des " swagmen " (chemineaux) venaient demander du thé, du sucre et de la farine. La mère n'était pas d'une constitution très solide : un hiver, en rentrant, Jones la trouva au lit ; Jessie la soignait et s'occupait du ménage depuis une semaine. La malade dut bientôt être menée à l'hôpital le plus proche — à 40 miles de la ferme. — Mais on ne put rien faire pour la sauver et après quelques semaines, sans souffrance, elle passa " la Grande Barrière ".

Jones seul avec la petite, ne voulut point rester sur la ferme : il vendit son terrain, les vaches et les quelques meubles qui étaient dans la maison. Il renouvela son campement, acheta une tente pour Jessie, ainsi qu'un poney et une selle d'homme.

La gamine avait huit ans quand elle suivit son père sur les plaines qui n'en finissent pas : elle s'habitua bientôt à sa nouvelle vie. Elle avait vite appris les mille petits détails qui rendent la vie plus facile lorsqu'on campe en plein air ; elle sut sans peine allumer un feu de bois mouillé tandis que le vent soufflait en tempête, elle sut faire le pain de chaque semaine sur un morceau d'écorce de gommier. Quand il pleuvait, Jones dressait les tentes et les entourait d'un fossé minuscule pour l'écoulement de l'eau, elle s'endormait en écoutant les gouttes tambouriner sur la toile tendue : par le beau temps, elle se couchait n'importe où et roulée dans sa couverture en peaux d'opossums, elle s'amusait longtemps à regarder les étoiles et à compter celles qui " clignaient ". Elle aimait à regarder la lune se lever monstrueuse derrière la silhouette des arbres morts et malgré les histoires de bushmen aveuglés par sa lumière, elle se plaisait à dormir sous sa douce clarté. Elle aimait aussi le grand feu du camp qui le soir éclairait les hautes branches des eucalyptus, blanches et lisses comme des bras de femme. Le père fumait sa pipe tout en lui racontant des histoires de mineurs, de feux de prairie, d'inondations ou de grandes sécheresses.

Au lever du soleil, tandis que le " billy " (bouilloire) était sur le feu, elle aidait à rassembler les chevaux : on marchait dans l'herbe haute mouillée de rosée quand les bêtes ne s'étaient pas éloignées du camp. Quand l'herbe était rare, l'attelage était souvent à deux ou trois kilomètres, il fallait monter le poney pour aller les chercher.

A force de vivre avec les chevaux, Jessie les connaissait à fond comme le père les connaissait ; comme lui elle les aimait et était fière de l'attelage. Enfant du bush,

elle observait instinctivement tout ce qui l'entourait, elle avait vite reconnu les particularités de chaque bête, elle avait bientôt vu que chacune avait sa personnalité bien marquée. Punch, une sorte de mastodonte gris pommelé, avait été élevé au biberon, et de plus, fort mal élevé. Il avait acquis dès sa jeunesse des appétits étranges, mangeant tout ce qu'un cheval de bonne volonté peut avaler, et mâchonnant le reste. Sa présence non loin de la tente était toujours suspecte car il avait la manie des perquisitions.

George, le bai brun, pattu comme tout Clydesdale qui se respecte, était un travailleur hors ligne : la seule chose qu'il exigeait, c'est qu'on lui mît son mors sous le menton et non dans la bouche. Duke, le gros alezan, était depuis quatre ans complètement aveugle : il avait perdu la vue, disait Jones, en mangeant des melons sauvages sur le Darling. Son infirmité ne l'empêchait pas d'être un des meilleurs de l'attelage : chose étrange, Duke ne maigrissait jamais alors que ses compagnons de travail ne manquaient pas, chaque automne, de montrer clairement qu'ils possédaient le nombre de côtes réglementaire.

Jessie voyait tous les jours les animaux du bush ; tantôt les kangooroos aux grands yeux doux, tantôt les émus craintifs et curieux en même temps. Elle reconnaissait les oiseaux par leurs cris, ne trouvait pas répugnant le lézard à collerette qui semble une vilaine bête de songes. Elle s'arrêtait le long du chemin pour agacer avec un long bâton des fourmis bull-dogs dont la morsure est comme un fer rouge ; ou bien elle observait une grosse araignée rentrer dans son trou rond creusé en terre et fermer sa trappe. Les serpents ne lui faisaient pas peur et jamais elle ne passait auprès d'un sans essayer de lui casser les reins d'un coup de fouet.

Le père, qui avait l'âme du bush, lui avait inspiré l'amour des animaux, sauf des corbeaux diaboliques et des lapins qui sont le fléau.

On parcourait pendant des mois un coin des Nouvelles Galles du Sud où la population est rare et que le chemin de fer n'a pas encore atteint. On rencontrait des wagons, parfois on faisait la route ensemble et, le soir, autour du feu, on causait longtemps en fumant du tabac fort et en buvant du thé noir comme du café. Un jour un cavalier prévint qu'un convoi de chameaux arrivait. C'était alors pour Jones un branle-bas de combat; il semblait s'apprêter pour une bourrasque. Il regardait la route avec anxiété et dans son imagination voyait déjà ses dix-huit chevaux emballés en une charge folle à travers la plaine. Il voyait son wagon chaviré et réduit en morceaux ; les sacs de farine éventrés, les caisses de thé crevées et le riz en flaques blanches et en longues traînées sur la terre rouge.

Il avait l'œil sur les chevaux, et par prudence avait fait descendre Jessie de son poney. Heureusement, les craintes ne se réalisèrent pas : les 25 chameaux conduits par leurs Afghans passèrent à distance respectueuse et les chevaux les sentirent juste assez pour dresser les oreilles. Les bêtes portaient chacune 2 balles de laine et se suivaient en file, silencieuses, tanguant et roulant. A la bête de queue était confié un grand sac de toile d'où émergeait la tête d'un jeune chameau d'âge trop tendre pour suivre la caravane.

Jessie, bien campée sur sa selle d'homme — elle n'en voulait pas d'autre — les jambes raidies sur des étriers trop grands pour elle, avançait dans ce monde qui lui paraissait chaque jour plus large. Elle traversait des

plaines où l'herbe haute et les arbres tremblottaient en un mirage comme s'ils appartenaient à un paysage sous-marin ; elle campait le long des creeks où les canards, les becs-cuillers au plumage blanc, les grues gris perle vivaient en paix. Elle avait traversé une ville de 3000 habitants où elle avait été épeurée de voir tant de gens à la fois, tant de chevaux et tant de maisons ; elle avait vu le Darling où passaient des bateaux à vapeur remorquant des barges chargées de balles de laine qui s'en allaient en Victoria, à 800 milles de là.

Son père lui avait montré les grands hangars où l'on tondait les moutons et le bruit des machines l'avait effarée ; elle avait aperçu, cachée dans un jardin planté d'orangers et de fleurs de toutes couleurs — la maison d'un squatter, propriétaire d'un million d'acres et de 200.000 moutons.

Jones aimait l'enfant davantage chaque jour car elle était sa compagne, son camarade, et égayait la monotonie de la route et le grand silence du bush. Elle était devenue une petite ménagère intelligente, s'occupait de la cuisine et savait même faire des gâteaux qu'elle cuisait dans le four de camp. Elle l'aidait à ramener les chevaux et à les harnacher, et savonnait la lessive le dimanche matin alors qu'on campait pour se reposer.

Un jour Jones laissa à Jessie la garde du camp, et partit dès le petit jour sur son cheval : au coucher du soleil il revint après avoir fait 50 miles. Une raison majeure l'avait poussé à faire ce raid, il n'avait plus de tabac et pour la première fois dans sa vie d'homme, il avait dû rester quatre heures sans fumer sa pipe.

Le charretier s'était chargé de son éducation ; il lui avait appris à lire, avec les réclames des journaux vieux de

trois semaines. Son bagage de connaissances n'était pas lourd et souvent les questions de l'enfant l'embarrassaient fortement. Il lui donnait surtout des leçons de choses, lui montrait la Croix de Sud et ses deux pointers ; lui disait ce qu'il savait des mœurs des animaux du bush et lui racontait comment on trouvait l'or. De ce sujet, il parlait en connaissance de cause, car l'or qu'il avait trouvé dans sa jeunesse lui était revenu à environ trente livres sterling l'once.

Les pluies d'hiver rendaient les voyages difficiles; l'été souvent l'herbe était rare et il fallait emporter du foin coupé pour nourrir l'attelage. Mais Jones, en Australien qu'il était, avait appris à être philosophe, à prendre calmement les difficultés, ou plutôt à les considérer comme des choses habituelles et faisant partie intégrante du programme de la vie.

Le matin, quand l'herbe était argentée de rosée, quand le soleil à peine levé semblait une grande éclaboussure d'or au travers des arbres de la creek, on sortait tout transi de dessous la tente, on ranimait le feu et on buvait vite une pannican de thé brûlant. Dans le brouillard qui sentait si bon la fraîcheur, les chevaux n'étaient que des ombres lointaines et la clochette de Paddy qui tintait à chaque seconde indiquait que les coups de dents se suivaient sans perdre de temps.

Cette clochette était pour le charretier et sa fille ce qu'est pour d'autres la cloche du village. Son chant les suivait partout ; elle portait dans sa mince coquille de bronze une note de gaieté et de paix qui ne sonnait qu'aux moments de repos, depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever.

Souvent, la nuit, Jones et l'enfant s'éveillaient et écoutaient... puis, comme un faible écho, ils entendaient la clochette. Dès la froide heure du matin, leur premier souci était la clochette : était-elle loin ?

Moondooroo avait cette année-là 110.000 moutons à tondre. Dans l'immense hangar de tôle ondulée, les 48 machines guidées par autant de tondeurs, ronflaient comme des bêtes puissantes, et leur acier brillant semblait caresser le corps des moutons tout en mordant leur laine avec des mâchoires que mouvaient 380 révolutions par minute. Les bêtes se débattaient et protestaient de bêlements, devenaient plus blanches chaque fois que la machine leur passait sur la peau. Elles étaient maniées et retournées comme de gros fruits qu'on pèle, tandis que leurs toisons neigeuses s'étalaient en gros bouillons sur le plancher verni de suint et d'huile de machine.

Ici et là, un sillon rouge, une blessure apparaissaient sur la peau d'un mouton : le tondeur criait "Tar", un gamin accourait et badigeonnait la blessure. D'autres boys allaient et venaient sans cesse, portant les toisons aux tables des trieurs et balayant le plancher.

A l'autre extrémité du hangar deux presses mues à la vapeur, étaient sans cesse remplies de toisons qu'elles compressaient en des balles dont l'enveloppe de jute était tendue à craquer.

Au dehors, dans les "yards" c'étaient les cris des hommes et les aboiements des chiens au milieu d'une poussière épaisse, brune et poivrée, soulevée par les moutons affolés. Ici on marquait les bêtes tondues d'un (M), là on se préparait à mettre dans le hangar de nouveaux moutons pour la tonte du lendemain.

Depuis 6 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir (sauf aux heures de "smoke ho !" (fumez ho) et de repas) c'était dans le "shed" (hangar) un vacarme de bêlements et de cris dominés par le ronronnement des machines, au milieu d'une atmosphère étouffante où haletaient 60 hommes et 2000 moutons.

Le tondeur n° 7 était le "Ringer" (champion) et tondait ses 120 moutons dans la journée ; il était non seulement l'homme qui tondait le plus de moutons mais aussi celui qui les tondait le mieux. Le n° 33 n'en tondait guère que 10 de moins que le "Ringer", mais à la place qui lui était allouée, le plancher de sapin semblait être de l'acajou, tant le sang l'avait rougi.

Le "Ringer" faisait en quelque sorte partie de la machine ; il avait des gestes réguliers de faucheur, sa tondeuse traçait de longs sillons, laissant la peau rosée, contournait délicatement les cuisses afin de ne pas couper les jarrets, se jouait autour des oreilles et enlevait la laine des joues sans toucher aux paupières.

On entend parler de tondeurs qui ont fait leurs 200 moutons dans la journée ; mais il y a des moutons de Queensland sans laine aux pattes ni au ventre; les bêtes de Moondooroo, elles, avaient du sang Yankee dans les veines, des toisons lourdes de replis que les tondeurs en général détestent et qu'ils qualifient d'accordéons.

A six heures, le sifflet de la locomobile annonçait que la longue journée était finie : les machines s'arrêtaient les unes après les autres, les tondeurs et "rouseabouts" (trieurs et autres qui travaillent dans le hangar) quittaient le shed le dos courbé, l'air las.

Dans la nuit violette qui descendait, les feux des camps

brillaient comme des forges, leur fumée légère et bleue montait vers les premières étoiles. Un grand calme se faisait qui grossissait les voix et les rires des hommes attablés dans la hutte.

A deux cents yards de là, sur la rivière, se trouvait le camp des charretiers. Ceux-ci au nombre de quinze, attendaient leur tour de charger la laine de Moondooroo pour la transporter au chemin de fer, à 175 miles de là. Leur camp ressemblait à un camp de barbares : vingt grands wagons à roues peintes en vermillon étaient rangés sous les arbres, tandis que des tentes, des huttes d'écorce et de branchages se dressaient un peu partout. Tout un monde de femmes et d'enfants circulait entre les grands foyers de cendres blanches où brûlaient des troncs d'arbres entiers. Des chiens, des chèvres et leurs chevreaux, des poules complétaient la population de ce village éphémère. Les charretiers possédaient, plusieurs d'entre eux, deux wagons : le paddock qui se trouvait non loin du camp était en ce moment mis en coupe réglée par les 300 chevaux qui formaient leurs attelages.

Tous les wagons portaient un nom, comme les bateaux : il y avait " Good Boy " et " Flying Dutchman " qui appartenaient à Greenhalgh. " Try Again " était à Bill Ford le premier charretier qui, quinze ans auparavant, avait affronté les 150 miles qui séparent Wambarula de Pancaira. Il était arrivé avec son wagon à Pancaira, mais la pointe de " spear " (lance) qu'il gardait dans l'épaule l'avait fait jurer comme un païen quoiqu'il eût payé d'une balle de plomb le noir qui lui avait envoyé cette esquille de bois dur.

Mick Nolan était le propriétaire du " Get There " ;

Long Jack avait le " Star of the West " Jones, lui, avait le plus beau de tous ces wagons : " My Jessie ".

Il l'avait commandé à Bennett, le meilleur charron des Nouvelles Galles, et l'avait baptisé du nom de la petite. Les roues d'arrière avaient 6 pieds 6 pouces de diamètre, les moyeux et les rayons étaient en " écorce de fer " et les jantes en " gommier bleu " : le corps et les doubles brancards étaient de " gommier tacheté ". " My Jessie ", soit au repos, soit en marche, avait toujours l'air neuf et propre; tous les boulons étaient serrés à fond, tout était graissé ; rien ne ferraillait, rien ne grinçait. Le wagon pouvait porter 15 tonnes : Jones l'avait payé 120 livres sterling, et partout où il passait, on reconnaissait " My Jessie " et son attelage modèle ; d'ailleurs les ornières de 6 pouces de large suffisaient pour annoncer la présence de Jones dans le district.

Non sans un peu d'envie, on admirait Jones dans le camp des charretiers, car son wagon autant que son attelage étaient sans rivaux. On lui enviait aussi sa fille Jessie qui était un peu traitée comme la reine du camp. La femme de Nolan avait bien des chèvres, celle de Greenhalgh une machine à coudre Wertheim ornée d'arabesques d'or et de fleurs bleues ; mais la gamine de Jones avait la tente la mieux aménagée, la batterie de cuisine la plus complète. La femme de Ford allait même jusqu'à prétendre que Jessie ne mangeait et ne buvait que dans de la porcelaine ; mais la commère était connue pour sa mauvaise langue et pour l'imagination dont elle était affligée.

La vie du camp était la vie d'une petite ville, sauf qu'on n'y recevait des nouvelles que tous les huit jours : cette pénurie de communications avec le monde extérieur

n'empêchait en aucune façon les bavardages ni les cancans.

Sans avoir exactement leurs jours de réception, ces dames se conviaient à des thés auxquels chacune apportait son " pannican " (gobelet en fer-blanc). Ces petites réunions fournissaient l'occasion d'aérer des toilettes qu'on sortait des malles de fer, bosselées par des années de cahotements. Les distractions ne manquaient point ; les tondeurs donnaient des concerts, même des bals dans le hangar. Personne ne remarquait l'odeur du suint ni le bêlement des moutons parqués ; l'accordéon faisait valser sur le plancher gras et l'étiquette n'allait pas jusqu'à interdire de fumer la pipe.

Parfois un bazar ambulant arrivait : en vingt minutes, le stock de cigarettes était vendu. La boutique sur roues était assiégée par les hommes aussi bien que par les femmes; on n'avait pas acheté de pipes depuis deux mois ; on n'avait pas tâté un yard de flanelle ou de calicot depuis si longtemps!

Un soir, une " compagnie de variétés " composée d'un homme aveugle et d'un gamin donnait une représentation en plein air. Le programme comprenait des morceaux de gramophones où Melba, Caruso alternaient avec des chansons plus américaines que comiques. Une lanterne magique faisait défiler la Reine Victoria, l'assassin Deeming et Chamberlain. Tout le monde assistait à la représentation, et comme l'argent monnayé était rare, on signait son nom sur une liste, en face de six pence ou d'un shilling, et la compagnie de variétés recevait trois ou quatre livres du manager qui avançait le montant de la souscription.

Les machines continuaient à ronfler, à grincer et à mordre les toisons blanches qui au fur et à mesure étaient pressées dans les balles, puis les balles numérotées et portant

la marque de la station — Moondooroo dans un losange — étaient chargées sur les wagons, et formaient une pyramide de trois étages que maintenaient solidement des cordes serrées au moyen de leviers de bois et de tourniquets.

Les uns après les autres, les wagons s'éloignaient cahotant avec des allures de schooners chargés jusqu'aux écoutilles.

Quand le wagon de Jones fut chargé et prêt à partir, les tondeurs arrêtèrent leurs machines et se redressèrent tout en tenant entre les jambes leurs moutons à demi-tondus ; les rouseabouts avaient quitté leurs tables pour regarder "My Jessie" démarrer avec 60 balles.

L'attelage était beau, les bêtes bien à leur place, déjà dans leurs colliers mais leurs chaînes encore lâches. Jones sentait qu'on avait l'œil sur son attelage et il se sentait fier. Jessie à califourchon sur son cheval, examinait les harnais comme si elle passait une revue ; elle regarda son père, Jones fit un signe et la gamine appelant les timoniers, puis les autres par leur nom, les chaînes se tendirent, les jarrets s'arquèrent et les encolures s'allongèrent. Tous ces efforts réunis en un seul semblaient comme au départ d'une course, attendre un signal. L'enfant le donna et le "get up" commandé d'une voix ferme ébranla la masse ; les grandes roues quittèrent le lit qu'elles s'étaient fait dans la terre rouge et le wagon démarra salué par les acclamations frénétiques des tondeurs et des rouseabouts.

Le "boss" de Moondooroo avait demandé à Jones d'avoir coûte que coûte le chargement au chemin de fer avant la fin du mois ; car la laine avait des tendances à la baisse et il voulait vendre le plus tôt possible. La distance de la station au chemin de fer était d'environ 175 miles

que Jones comptait faire en dix-huit jours si le temps le permettait et si rien ne cassait en route.

La route était en plaine, coupée de temps à autre de monticules de sable et de collines peu élevées, couronnées de bois de pins. Les bouquets d'arbres disséminés faisaient des taches d'ombre et de verdure neutre sous le soleil aveuglant ; les " mulgas " gris que le bétail a taillés en ombelles, les "arbres léopards" à écorce tachetée, les " beefwood " dont le bois frais coupé est couleur chair de bœuf ; les fuchsias sauvages et les buissons de " salt bush " aux feuilles d'un vert bleu pâle.

Pendant la première semaine, le wagon longea la rivière, on n'était pas encore sorti des limites de Moondooroo. On passa un des puits artésiens ; la hutte du " boundary-rider " (cavalier chargé de l'entretien des barrières) puis les deux croix de bois plantées sous un "quandong" à l'endroit où deux "swagmen" étaient morts de soif en 88.

Jones et Jessie suivaient le wagon tantôt à cheval, tantôt à pied : la route était bonne, l'herbe ne manquait pas : on faisait environ 10 miles par jour.

Le 16e jour, le soleil se leva dans une atmosphère de plomb et resta emprisonné dans un brouillard rouge. Les chevaux suaient et haletaient, Jones et Jessie sentaient une lourdeur peser sur leurs épaules.

Vers trois heures de l'après-midi, une muraille sombre s'éleva dans l'Ouest et sembla se rapprocher ; le ciel disparaissait sous le rideau épais qui devenait violet au fur et à mesure qu'il s'étendait davantage.

Une tempête de sable, une " averse du Darling " arrivait en ouragan ; on pouvait déjà sentir une odeur de

poussière mouillée, on pouvait voir à un demi-mile les arbres se tordre sous le vent dont on percevait le grondement.

Jones tourna ses chevaux de manière à les abriter autant que possible, les arrêta et fixa solidement tout ce qui aurait pu donner prise à la tempête.

Ils étaient sur un mamelon couronné d'arbres morts quand l'ouragan de sable rouge les atteignit de toute sa force : il faisait si sombre qu'on se serait cru à la tombée de la nuit.

Jones avait dit à Jessie de se coucher à terre, l'avait roulée complètement dans la couverture et lui avait recommandé de ne pas bouger. Lui-même accroupi plus loin, avait l'œil sur les chevaux tout en sachant qu'il lui eût été impossible de les arrêter si la frayeur les avait pris.

Pendant un quart d'heure, l'ouragan rouge passa dans toute sa furie, puis cessa comme par enchantement tandis que des grosses gouttes tombaient sur le sol balayé.

Jessie sortit de dessous sa couverture et voyant que le calme était revenu, elle alla du côté de l'attelage. Un arbre mort abattu par la tempête, était tombé tout près du wagon ; l'enfant aperçut soudain son père emprisonné sous un des tronçons. L'homme avait été tué sur le coup, sa vie avait été saisie au vol ; nulle blessure visible, nulle trace de souffrance sur le visage.

Jessie essaya de dégager le corps mais elle vit bientôt que cela lui serait impossible sans le secours de la hache. Elle alla chercher l'outil et, ravalant ses sanglots, attaqua le tronçon : le bois mort est dur à entamer et ce ne fut qu'après vingt minutes de travail qu'elle réussit à dégager le corps.

Quand Jessie vit que tout était bien fini, elle pleura, tenant dans ses mains la main inerte du mort. Bientôt après, elle songea aux chevaux, les détela et leur enleva les harnais, puis les voyant se diriger vers la crique qui n'était pas loin, elle fixa sur les doubles brancards du wagon la toile qui formait les mangeoires et la remplit de foin haché.

Ce fut une veillée cruelle et solitaire pour cette gamine de douze ans : mais un moment arriva où le sommeil charitable la plongea dans l'oubli.

Dès l'aube, elle eut son réveil d'enfant qui prend longtemps à passer du sommeil à la vie : puis la réalité se dressa devant elle.

Elle ranima le feu, prépara le repas de l'attelage et montée sur son cheval, alla le chercher le long de la crique.

Punch, le gris pommelé hissa son maître au sommet de la pyramide de balles, et Jessie couvrant le corps de sa couverture l'amarra solidement. L'ouragan avait rafraichi la température, il faisait presque froid.

Pendant un jour et demi, l'attelage conduit par l'enfant marcha d'un bon pas, car le chargement devait être délivré à la gare le lendemain avant midi : le cheval de Jones suivait derrière le wagon, la selle vide, la bride fixée dans l'étrivière de gauche.

Ce samedi matin là, alors que la rue principale de Gandoola était pleine d'animation et de trafic, les cavaliers et les buggies se rangèrent pour laisser passer le wagon et son attelage.

La masse surplombante des balles vacillait au moindre cahot, le wagon et ses roues portaient la poussière d'un long voyage comme le bateau qui arrive au port est couvert

d'une rouille qui le glorifie. Malgré leurs harnais poudreux, les chevaux avaient bonne tournure et la gamine qui les conduisait de la voix, chevauchait, sombre, la figure cachée sous les rebords de son grand chapeau.

Et, crâne dans sa selle, Jessie voyait comme au travers d'un brouillard là haut, au bout de la rue qui n'en finissait pas, la gare, le but, la fin d'un long voyage.

L'attelage passa la barrière, se rangea le long du hangar des marchandises et s'arrêta à la voix de l'enfant.

Jessie délivra le récépissé à l'employé, puis comme son regard rencontrait le cheval noir dont la selle était vide, elle glissa doucement de sa monture et s'évanouit.

PAUL WENZ.

DES VERS...

I

Montagnes ! Là-bas la nuit vous défend...
Troupeaux dans les prés, brebis ! O montagnes,
La laine des jours boucle sur vos flancs.
Paix... Mais pâlissez, chauds jardins d'Espagne !

II

Eros, chasseur cruel, entre tes belles mains
Féroces et chéries, distrait, tu tiens
— Ailes et chant — comme un oiseau, ma vie...

III

Quel orgueil gonflait mon amour, hier...
Vent de l'Océan, clairons dans la plaine,
Comme mon amour était fol et fier...
Le brouillard s'étend au loin, sur la plaine...

IV

Avec quel art, destin jaloux,
Vous avez brisé ma superbe...
J'ai marché à travers les herbes,
Elles me montaient aux genoux...

V

J'avais les parfums, sur mes mains avides,
De tout l'univers ;
Je n'aime plus rien qu'un jardin humide
Dans un pays vert,

Qu'un sentier secret, herbeux, qui s'enfonce
Sous les aulnes gris,
Sentant le bois mort, la menthe et la ronce...
En mineur, transis,

Et pourtant d'un tel accent de jeunesse...
Je caresse ici
Le tenace émoi, qui berce et me blesse
Comme ce pays...

VI

Quelque nuit, comme le vent saute,
Je savais que vous partiriez
Et que vous me déchireriez,
Mais vous êtes un divin hôte !...

VII

Puisque le soleil meurt aussi
Il nous faut rentrer, le jour baisse.
Et pourtant — mon cœur, tais tes cris —
Je savais tes grâces, jeunesse...

3

VIII

De ce pays si connu, tant aimé,
Tant parcouru de lignes si mêlées
A ton visage,

Je n'ai plus rien que l'odeur sous la pluie...
Les prés sont nus... Il faudrait que j'oublie
Ce paysage...

IX

Dehors, il pleut. Combien je vous aimais, Amour,
Comme Juin riait et comme j'étais riche...
Bientôt viendront les cerfs couleur des champs en friche
Boire à la source agile avant la fin du jour...

X

De ce mois d'été plein de chants d'oiseaux,
Dans la ville en fleur où la Vltava coule,
Les plus tristes jours ont gardé l'écho,
Et la face en pleurs d'aujourd'hui s'y moule...

XI

Puisque vous me rendrez ce plaisir mensonger
Qui fait depuis toujours que je vis et je meure,
Qu'importe dans vos yeux ce regard étranger...
Comme hier, pour l'accueil, j'ai paré ma demeure.

XII

Le ciel saigne sur l'eau. Le vent d'Est souffle rude.
Oui, vous m'avez rendu ce véhément bonheur
Qui déchire, remplit et m'arrête le cœur...
Et pourtant je n'ai pas tué l'inquiétude...

XIII

Je mens en disant que je doute. Je mens
Lorsque je dis qu'en moi l'inquiétude est morte.
Je ne sais plus... Fleuve ! Fleuve des jours, emporte
La lie qu'en mon cœur met cet âcre tourment !

XIV

Comme un enfant qui dort encore mais qui rit,
Tu es absent et là, printemps ! L'eau sous la neige
Est ta voix. Les oiseaux chanteurs t'ont pressenti.
Une ombre bleue s'est glissée au blanc des neiges...

Mars ! — Mais le ruisseau rit que le gel avait pris...

Elsa Kœberlé.

LE LIVRE D'ORPHÉE

(FRAGMENT)

Tous ceux qui suivirent Orphée, ceux à qui faisait mal la grossière vie commune, habitent maintenant ce village abandonné, près de la mer. Certes, la route fut longue ; mais après le calme des premiers jours, un désir unique dans leurs âmes s'était levé, comme un soldat debout qui emplit le cadre de la porte : arriver, jouir de leur repos ; comme le coureur qui descend une pente, de plus en plus vite ! une hâte, un essoufflement ! il fallait ! et tous, emportés par la même furie, ils écourtaient leur sommeil, en marche bien avant l'aurore et jusqu'à la nuit noire...

Or ce soir-là, derrière un bois de pins qui regarde le village, " Moi, dit Hélios, j'ai quitté ma mère sans pleurer.

— Nous avons tous, dit Damon, quitté notre mère et nos sœurs sans pleurer. Il nous a tirés à lui, il nous a rassemblés comme les pierres ? "

Et tout bas il se rappelait le départ au milieu de la nuit, puis l'arrivée ici, la solitude perchée sur

les murailles, les rues qui descendent à la mer baignées d'une humidité bleue... Mais Mnasyle :

— “ Souvenez-vous ! (et tout le monde alors se souvint). Souvenez-vous qu'à peine entrés, tenant par la bride les chevaux que le bruit de leurs pas sur les dalles désertes épouvantait, nous avions déjà peur, quand sur un geste d'Orphée les premiers chariots s'arrêtèrent ; les timons vinrent cogner les coffres, les chaînes un moment tombées se tendirent ; car dans le sable, sur des décombres, une fleur jaune se dressait, une sorte de flamme, et Orphée restait là devant elle, comme un guerrier qui pour prendre conseil a planté son épée en terre. C'est alors qu'il nous dit de ne pas aller plus loin.

— Le soleil, continuait Tityre, se coucha dans un ciel incomparable. Puis la chaleur, qui d'abord nous écrasait, s'évanouit, retournant à l'air plus serein des coteaux. Les uns s'étaient installés dans les maisons ; beaucoup dans les jardins, ces jardins immenses où de place en place des fleurs s'élevaient, comme un chant d'amour dans une longue matinée silencieuse. Les autres campaient au bord du golfe même.

— Et les jours ressemblant aux jours, nous avons connu la pureté. Voyez, s'écria Cléaristo, je lève cette perle du côté de la lune, et je n'y trouve plus comme jadis les reflets roux couleur de mer mauvaise ! ”

La lune en effet montait, dégagée des brouillards qui la rougissent et la déforment, éclairant les grandes plantes molles d'où coule un lait insipide, les ombelles, les fleurs violettes qui sont légères comme le safran, mais dont la racine extrêmement vénéneuse rend fou, l'éternelle rosée qui partout avait établi son empire. La ligne de l'aube sur le gazon tremblait encore, incertaine avant de se poser, quand Orphée parut avec Eurydice.

— " Oh! dit-il, enfin! que je rie et que je danse! que je roule dans le clair de lune comme un chat dans la farine! Regardez, elle est pâle comme un visage qui d'orgueil ferme les paupières, elle est magnifique comme un paon sur un mur! Nuit, nuit merveilleuse, — presque trop belle pour la première, ô déchirante limpidité! Voici que tout dort, le chien devant la porte et la feuille violette au sommet du platane; et dans les cours une lumière bleue sur les citernes se pose. Ah, ce n'est plus d'aucun rêve humain que nos âmes ce soir sont les filles, ni des rires ni des baisers, ni la fiançaille des chevelures sous la cymbale éperdue qui frissonne! Tout à l'heure, — tout à l'heure, en venant par les chemins entre les haies, brusquement je me suis arrêté, et j'ai senti dans ma poitrine une chaleur montante, un bonheur et une gloire, et le vent qui me soufflait aux paupières ne m'a pas fait rougir, car je suis aussi

pur que lui ! Reine, reine ! La lune alors s'est montrée hors des branches, avec son ardeur, son calme, sa tristesse et sa compassion.

— « O Lune ! dit Eurydice, comme un Dieu qui se baigne...

— Comme un magicien qui cueille des perles sous la rosée...

— Comme l'amant couché aux pieds de la femme, qui soudain t'aperçoit dans l'embrouillement des cheveux...

— Comme un roi dont l'armée est en guerre, et qui un jour, voyant des feux s'allumer sur les collines, monte à sa tour la plus haute, la barbe au vent, et lorsque sur la route du pont éclate le premier drapeau...

— C'est par des nuits pareilles qu'il faut prononcer le mot Joie, tout bas, de crainte qu'après l'avoir dit on ne puisse plus y croire, mais au penchant des nuits pareilles, quand l'éclat des étoiles est si pur qu'on distinguerait dans la fontaine le rayon vert de Sirius. — Et encore, non, de telles délices sont au-dessus de la joie ; tous ceux qui cherchent le bonheur, comme nous les méprisons, ce soir, dites, mes amis ? Pour nous, la pureté ! c'est d'elle que nous aurons eu le désir le plus incroyable, et non pas d'aucune joie ou d'aucun bonheur réalisé ! C'est elle qui nous soulevait naguère, lorsque les promesses défaillaient et que les amants, les mains sur les épaules,

cherchaient en vain dans leurs regards, que sais-je ? une beauté moins tragique. Je suis pur ! comme l'eau lustrale au seuil du temple ! comme l'oiseau blanc qui monte dans la couleur de pêche ! comme cette étoile, là-bas, la plus petite de toutes, qui brille comme une folle, qui rit toute seule au sommet de sa tour ! "

Il se tut un moment ; la nuit demeurait semblable à elle-même.

— " Ne parlons plus, dit-il. La voix de l'homme est morte. Eurydice, il y a pourtant une parole qui n'est pas faite pour les oreilles, une voix que la voix ne connaît pas ; plus douce que le glissement de la lune dans le noyer, plus tendre que le mot amour chuchoté près des cheveux ! tiède et belle comme le filet de sang qui coule de la bouche d'un blessé, et lorsqu'on lui dit " Vos lèvres saignent ", il répond en souriant qu'il se demandait aussi pourquoi tant de bonheur... Je ne suis pas triste. Mais mon âme aujourd'hui déborde d'amour ; ne la sentez-vous pas à votre rencontre, mon âme, comme deux femmes, la veuve et la sœur, qui se cherchent des mains en tâtonnant pour pleurer ensemble ? "

Et il était ému de bien plus loin que les larmes. Un enfant qui venait du bois chanta. La dernière note restait suspendue dans l'air, comme, après qu'une cloche a fini de sonner, une perle de pur silence se balance au cœur du grand vase. C'était

le *la* doux, grave et un peu triste, le mot suprême du chant d'amour qui descend une allée en automne ; c'était l'aveu trop noble pour mourir dans un baiser ; c'était l'indicible accueil comme une porte ouverte au soleil sous les roses jaunes... Mnasyle, dressé sur un coude, écouta longtemps. Orphée était devenu pâle et regardait Eurydice. Mais bientôt arriva ce moment terrible où, comme un oiseau mort qui tombe à travers les branches, l'extase abandonne le cœur, et avec le sursaut d'un homme qui, l'hiver, en sortant sur la route, frissonne, ils durent se réveiller.

René Bichet.

CÉZANNE [1]

Cézanne n'était pas le maladroit sublime que tend à nous représenter une certaine légende. Les quelques aquarelles, que nous avons trouvées ici exposées, révèlent au contraire une habileté si vertigineuse que seule peut-être l'égale la virtuosité des Japonais : sur la feuille blanche toute l'ossature d'un paysage s'indique par quelques touches colorées d'une exactitude telle qu'elle fait parler les vides intermédiaires, arrache au silence de chacun une signification. — Quand Cézanne peint à l'huile, sa main tressaille de la même adresse, mais il la contient : il se méfie ; il redoute de se substituer à sa sincérité ; il impose à son pinceau une lenteur fidèle. L'application le possède comme une passion : il se penche dévotement, il se tait pour mieux voir ; il emprisonne la forme qu'il copie dans le cercle de son attention ; et comme elle bouge, il respire mal tant qu'il ne l'a pas captée. A chaque instant le trait veut bondir, s'abandonner à son élan. Mais Cézanne le ramène avec entêtement, l'oblige à se maintenir *acharné*. Ainsi, si l'on croit voir en cette peinture des hésitations, elles ne

[1] A propos de l'exposition à la Galerie Bernheim.

signalent pas l'impuissance d'une main trop fruste et trop mal exercée pour suivre avec précision le contour des objets, mais uniquement le scrupule d'une patience occupée sans cesse à modérer les écarts d'une dextérité trop frémissante.

Jamais rien pour le spectateur. Cézanne n'invite pas le regard ; il ne fait pas signe ; il ne s'adresse pas ; il peint en solitude et ne se soucie pas qu'on s'intéresse aux images qu'il fabrique dans la peine et dans l'adoration. Il n'a affaire qu'aux choses et n'a d'autre inquiétude que de les dire comme il faut. D'elles son amour est si violent qu'il tremble de respect ; il est frappé de vénération devant elles, et c'est tenu par une modestie brûlante qu'il travaille à les représenter. — De là cette sévérité si émouvante : sévérité que répand sur tout ce qu'il touche l'amour. Ces toiles ont une ampleur serrée. On sent qu'elles ont été peintes dans une bondissante immobilité et d'une âme que l'excès de son transport rendait timide.

***

Dans un paysage de Cézanne on remarque d'abord la verticalité ; le tableau pèse vers le bas ; chaque chose est descendue à sa place ; elle y a été déposée avec soin ; elle occupe son alvéole ; elle embrasse de toute sa force sa situation. Cézanne avait l'amour de la *localité*, il comprenait avec quelle ferveur les objets adhèrent à l'endroit qui leur est

donné ; et il éprouvait à transcrire sur la toile la place respective de chacun, une volupté dont on lit encore la trace dans cet appuiement imperceptiblement prématuré de la touche qui, avant de saisir le point de sa présence définitive, se donne la joie de tâtonner un peu. Etablissement souverain et application de la chose à son lieu, comme sur la table pèsent les bras du paysan qui joue aux cartes. — On comprend que la composition ne soit jamais arbitraire. En effet elle n'est pas inventée, mais elle est obtenue par la fidèle distribution des parties : les touches ont été placées respectueusement l'une à côté de l'autre : et voici qu'à la dernière tressaille le visage du tableau, suscité à force de minutieuse déférence pour chaque détail ; la vie se retrouve, l'organisation est présente sans avoir été cherchée, les traits se rejoignent et animent de leurs affinités l'exactitude respective des éléments.

*
* *

Non moins que leur *situation*, de ces toiles m'émeut la *durée*. La même pesanteur maintient les choses dans le temps qui les maintenait dans l'espace : elles subsistent, elles sont attachées à leur propre permanence. La couleur en effet n'est pas celle que la lumière parsème, répand comme une eau sur les choses ; elle est immobile, elle vient du fond de l'objet, de son essence, elle n'est pas son enveloppe, mais l'*expression* de sa constitution

intime ; c'est pourquoi elle a la dense sécheresse de la flamme, et garde dans l'apparence cette intériorité de ce qui se nourrit de soi-même : le terne flamboiement des tons, il semble que Cézanne l'ait obtenu en enlevant aux surfaces cette fluidité brillante où jouent les variations et les glissements de l'atmosphère ; il a gratté pour découvrir sous les instants la durée. Sans doute il sait saisir les accidents les plus subtils, la limpidité sèche de l'air sur les rochers, la circulation inquiète des nuages. Mais toujours il les subordonne à l'essentiel ; il y a quelque chose sur quoi passe le passager et que traverse l'éphémère. Aussi se passionne-t-on à surprendre tous ces paysages en train de durer. Ils sont tout penchés au long de leur journée ; ils n'attendent rien ; ils se sont si bien pénétrés de l'uniforme mouvement du temps qu'ils se laissent porter par lui ; ils sont confiés à la dérive des heures ; et dans la nuit ils maintiendront leur obscure présence.

Les figures comme les paysages donnent cette impression de persister. Dans les admirables nus de femmes la lourdeur de l'après-midi suspend les gestes en grappes aux branchages. Dans les portraits ce n'est pas quelque surprise d'attitude qu'inscrit Cézanne, mais l'ardente grandeur du repos. La couleur des vêtements brûle à force d'être splendide ; mais toujours au moment d'éblouir, de scintiller en ruisselant, elle s'arrête et

débouche dans la matité. Le ton a été établi par superpositions successives, avec lenteur et calcul, il ne lui reste plus à revêtir que son brillant ; mais s'il consentait à cette suprême richesse, peut-être l'étoffe s'animerait-elle d'un mouvement, peut-être les plis tendraient-ils à se draper et tout le personnage se camperait-il en une pose. Il ne faut pas. — Dans tous les portraits de *Madame Cézanne* je lis l'ineffable confiance de la lassitude.

***

Il n'est peut-être pas de plus grand peintre que Cézanne. J'ai la faiblesse de regretter parfois qu'il n'ait été que peintre, que dans son œuvre l'homme n'intervienne jamais que comme serviteur des choses, qu'il ne fasse sentir sa présence que par sa dévotion et son souci de s'effacer. Mais ne faut-il pas que son abdication vienne réparer l'impertinence de ceux qui s'établissent en intrus et s'exposent au milieu de leurs tableaux ?

Jacques Rivière.

FERMINA MARQUEZ

Des pieds à la tête,
Tu es un rameau fleuri.
Bénie soit la mère, Jeune fille,
Qui pour toi souffrit les douleurs.

—

Voici que je suis malade et vieux.
Hors de ce monde la mort m'appelle;
Par mon testament j'ordonne
Qu'on m'enterre dans ton lit.

(Madrigaux espagnols.)

I.

Le reflet de la porte vitrée du parloir passa brusquement sur le sable de la cour, à nos pieds. Santos leva la tête, regarda, et dit :

— Des jeunes filles.

Alors, nous eûmes, tous, les yeux fixés sur le perron, où se tenaient, en effet, à côté du Préfet des Études, deux jeunes filles en bleu, et aussi une grosse dame en noir. Tous quatre descendirent les quelques marches, et, suivant l'allée qui longeait la cour, se dirigèrent vers le fond du parc, vers la terrasse d'où l'on voyait la vallée de la Seine, et Paris, au loin. Le Préfet des Études montrait

ainsi aux parents des nouveaux élèves, une fois pour toutes, les beautés de son Collège.

Comme les jeunes filles passaient le long de la grande cour ovale, où les élèves de toutes les classes étaient réunis, chacun de nous les dévisagea tout à son aise.

Nous étions une bande d'effrontés, de jeunes roués (entre seize et dix-neuf ans) qui mettions notre honneur à tout oser en fait d'indiscipline et d'insolence. Nous n'étions pas élevés à la française ; et du reste, nous Français, nous n'étions qu'une bien faible minorité dans le Collège ; à tel point, que la langue en usage entre élèves était l'espagnol. Le ton dominant de l'Institution était la dérision de toute sensiblerie et l'exaltation des plus rudes vertus. Bref, c'était un lieu où l'on entendait cent fois par jour, prononcés avec un accent héroïque, ces mots : " Nous autres Américains ".

Ceux qui disaient cela (Santos et les autres) formaient une élite dont tous les élèves *exotiques* (Orientaux, Persans, Siamois) étaient exclus, une élite dans laquelle, pourtant, nous Français étions admis, d'abord parce que nous étions chez nous, dans notre propre pays, et ensuite parce que, comme Nation, historiquement, nous valions *presque* la race au sang bleu, la Gent de Raison. C'est là un sentiment qui paraît perdu, aujourd'hui chez nous : on dirait que nous sommes des bâtards, qui évitons de parler de nos pères. Ces fils des armateurs de Montevideo, des marchands de guano du Callao, ou des fabricants de chapeaux de l'Equateur, se sentaient dans toute leur personne et à tous les instants de leur vie, les descendants des Conquistadors. Le respect qu'ils avaient pour le sang espagnol, — même lorsque ce sang était, comme chez la

plupart d'entre eux, un peu mélangé de sang indien, — était si grand, que tout orgueil nobiliaire, que tout fanatisme de caste semble mesquin, comparé à ce sentiment-là ; à la certitude d'avoir pour ancêtres des paysans de la Castille ou des Asturies. C'était une belle et bonne chose, après tout, que de vivre parmi des gens qui avaient ce respect d'eux-mêmes (et ce n'étaient que de grands enfants). Je suis sûr que le petit nombre d'anciens élèves restés en France, se rappellent aujourd'hui avec reconnaissance notre vieux collège, plus cosmopolite qu'une exposition universelle, cet illustre Collège Saint-Augustin, maintenant abandonné, fermé depuis quinze ans déjà..... C'est parmi les souvenirs d'une des plus glorieuses nations de la Terre que nous y avons grandi ; le monde Castillan fut notre seconde patrie, et nous avons, des années, considéré le Nouveau-Monde et l'Espagne comme d'autres Terres-Saintes où Dieu, par l'entremise d'une race de héros, avait déployé ses prodiges. Oui, l'esprit qui dominait chez nous était un esprit d'entreprise et d'héroïsme ; nous nous efforcions de ressembler aux plus âgés d'entre nous, que nous admirions ; à Santos, par exemple, à son frère cadet Pablo ; naïvement nous imitions leurs manières et jusqu'au son de leur voix, et nous avions à les imiter ainsi, un plaisir extrême. Voilà pourquoi nous nous tenions tous, à ce moment, près de la haie de myrtes qui séparait la cour de la grande allée du parc, domptant notre timidité pour admirer, avec une impudence voulue, les étrangères.

De leur côté, les jeunes filles soutinrent hardiment tous ces regards. L'aînée surtout : elle passa lentement devant nous, nous regarda tous, et ses paupières ne bat-

tirent pas une seule fois. Quand elles eurent passé, Pablo dit à très haute voix : " Jolies filles "; c'était ce que nous pensions tous.

Puis chacun, parlant courtement, donna son opinion. En général, la plus jeune des deux sœurs, celle qui avait sur le dos une épaisse queue de cheveux noirs noués en papillon d'un large ruban bleu, la " petite " fut jugée insignifiante, ou du moins trop jeune (douze, treize ans, peut-être) pour être digne de notre attention : nous étions de tels hommes !

Mais, l'aînée ! nous ne trouvions pas de mots pour exprimer sa beauté ; ou plutôt, nous ne trouvions que des paroles banales qui n'exprimaient rien du tout ; des vers de madrigaux : yeux de velours, rameau fleuri, etc. Sa taille de seize ans avait, à la fois, tant de souplesse et de fermeté ; et ses hanches, au bas de cette taille, n'étaient-elles pas comparables à une guirlande triomphale ? Et cette démarche assurée, cadencée, montrant que cette créature éblouissante avait conscience d'orner le monde où elle marchait... Vraiment, elle faisait penser à tous les bonheurs de la vie.

— Et elle est chaussée, habillée et coiffée à la dernière mode, conclut Demoisel, un grand nègre de dix-huit ans, une brute, qui avait coutume d'affirmer, sans vouloir s'expliquer mieux, que sa propre mère était " Pahisienne de Pahis ", et la reine du bon ton à Port-au-Prince.

II.

Maintenant, il nous fallait des renseignements précis ; nous n'allions certes pas nous asseoir à l'écart, en écoliers

bien sages, et regarder dans notre cœur. D'abord, il fallait savoir qui *elle* était.

Ortega était, parmi nous, le seul Espagnol originaire de la métropole, et, pour cette raison, nous le traitions avec déférence. Santos, en cela encore, nous donnait l'exemple. Il tenait à bien montrer au jeune Castillan qu'il n'avait rien, lui, Santos Iturria, de Montérey, absolument rien d'un vulgaire et grossier parvenu américain, d'un " cachupin ". Lui, qui dominait par la force et la parole notre petit monde, il cédait le pas, volontairement, en bien des choses, à ce faible, indolent, taciturne Ortega. C'est ainsi que dans cette circonstance, il lui demanda tout d'abord son avis. Ortega observait la vie du collège, les petits événements quotidiens, les allées et venues des maîtres et des élèves. Il répondit qu'il pensait que ces jeunes filles étaient les sœurs de Francisco Marquez, un nouveau, entré en cinquième depuis peu de jours. Il avait deviné juste.

En lui tordant longtemps le poignet, Demoisel arracha au petit Marquez d'abord le prénom de sa plus jeune sœur, Pilar ; puis, en serrant un peu plus, il sut le prénom de l'aînée : Fermina. Nous étions là, regardant cette scène de torture : le nègre vociférant dans la figure de l'enfant, l'enfant le regardant bien en face et sans rien dire, des larmes coulant sur ses joues. Ce courage-là s'accorde mal avec le mensonge : Marquez ne nous trompait pas. Nous avions donc un mot maintenant, un nom à nous répéter tous bas, le nom entre tous les noms, qui la désignait : Fermina, Ferminita... des lettres dans un certain ordre, un groupe de syllabes, une chose immatérielle et qui pourtant porte en soi une image et des souvenirs, enfin quelque

chose *d'elle ;* on dit ce mot à voix haute, et si elle est là, vous avez fait retourner cette belle jeune fille. Oui, un prénom à écrire sur nos cahiers, en marge des brouillons de thèmes grecs, pour l'y retrouver après des années, et prononcer, en le retrouvant, gravement, avec une émotion profonde, de stupides paroles de romance...

Santos dit à Demoisel : " C'est assez de brutalités comme cela ; lâche-le donc, va. Lâche-le donc ". Le nègre obéit à contre-cœur. Là-dessus, le petit Marquez se mettant à parler de bon gré, nous apprîmes que la grosse dame qui accompagnait Pilar et Fermina, était, non leur mère — leur mère était morte — mais leur tante, une sœur du père Marquez. Le père Marquez était un des grands banquiers de la Colombie. N'ayant pu accompagner ses enfants en Europe, il les avait confiés à cette sœur qu'on appelait familièrement : Mama Doloré. C'était une créole de quarante ans environ, qui avait été belle, et qui avait encore, dans un visage aux traits empâtés, de grands yeux humides, aux regards trop ardents, pathétiques. Les trois enfants et leur tante resteraient en France pendant quatre ans, puis iraient passer deux années à Madrid au bout desquelles ils rentreraient tous à Bogota. Mais il y eut quelque chose qui nous plut, surtout : Mama Doloré et ses deux nièces viendraient passer toutes les après-midi à Saint-Augustin, jusqu'à ce que Marquez fût habitué à la vie de collège et n'eût plus besoin, pour lutter contre le désespoir, de sentir sa famille tout près de lui.

Ainsi, nous allions voir, tous les jours, pendant les deux longues récréations de l'après-midi, Fermina Marquez passer dans les allées du parc. Nous n'avions jamais eu

peur de quitter la cour, en dépit des règlements, pour aller fumer dans le parc, et maintenant, à plus forte raison... Il fallut rentrer en étude. Cette fin de récréation ne ressemblait pas à toutes les autres; la vie était toute changée; chacun de nous sentait en soi-même son espérance, et s'étonnait de la trouver si lourde et si belle.

III.

Nous nous disions: Si quelqu'un doit l'avoir, c'est Santos qui l'aura, à moins que Demoisel, ce sauvage, ne la prenne de force dans un coin du parc. Iturria lui-même comprit qu'il devait surveiller le nègre, tout en faisant sa cour à “la Fermina”. Du reste, nous trouvions le moyen d'être toujours une dizaine près des jeunes filles.

C'était assez facile: après nous être montrés pendant quelques minutes dans la cour des récréations, nous nous échappions, en sautant la barrière à claire-voie et en nous glissant, courbés, entre les feuillages des massifs. Pendant ce temps des gosses faisaient le guet.

Dans le parc, nous retrouvions le petit Marquez en promenade avec sa tante et ses sœurs, nous lui disions bonjour; nous faisions de beaux saluts aux dames. Peu à peu, nous en vînmes à accompagner, en groupe, Mama Doloré et ses nièces. Mais nous étions toujours sur le qui-vive et prêts à nous cacher dans les taillis à la première alerte, car, certains jours, les surveillants faisaient du zèle et nous donnaient la chasse.

Ces promenades étaient très agréables. Les jeunes filles parlaient peu, mais nous les sentions près de nous, et Mama Doloré nous contait de belles histoires de son

pays ; ou bien elle nous faisait part de ses premières impressions de Paris, des mille étonnements qu'elle avait chaque jour. Elle avait loué un grand appartement, avenue de Wagram ; mais elle n'y rentrait que pour se coucher, parce que les magasins, (tant de magasins !) étaient une tentation trop forte ; elle et les " petites " prenaient leurs repas dans les restaurants du centre, pour être plus près des " occasions "; et, encore, il fallait être tous les jours à une heure à Saint-Augustin ; et alors... " et alors, les six domestiques, dans l'appartement de l'avenue de Wagram devaient avoir du bon temps ! " Elle était singulière, trop bien habillée, trop parfumée, et mal élevée, et charmante ; elle fumait nos cigarettes et, quand elle s'adressait à l'un d'entre nous, elle l'appelait " querídi ", avec le ton d'une amoureuse. Santos se disait : " Ah ! quand la nièce m'appellera quéridi ! "

Le parc s'ouvrait autour de nous, avec de nobles allées, larges et hautes entre les frondaisons épaisses, bien taillées, semblables à des murs et à des terrasses de verdure, — avec des taillis, où, dans une ombre verte et noire, émouvante, montaient les fûts des chênes engaînés de lierre et de mousse. Il y avait dans ce parc de Saint-Augustin, des avenues dignes de Versailles et de Marly. On y voyait, çà et là, d'énormes arbres troués par les boulets de la dernière guerre, mais qui avaient survécu, leurs grandes plaies bouchées avec du plâtre goudronné. Et il y avait surtout la terrasse avec son immense escalier central, et sa statue de Saint Augustin toute dorée dominant toute la vallée. C'est la vallée de la Seine, le Pays royal, où les routes et les forêts semblent continuer les beaux parcs, — où des oiseaux chantent

toujours. C'est le commencement de l'été ; on respire ; et l'on sent jusqu'au fond du cœur la douceur de la France.

IV.

Il y avait, près de la serre, un emplacement aménagé pour le tennis. C'était un jeu de filles, que nous méprisions, " un jeu de Yankees ". Pour plaire à Fermina Marquez, Santos et Demoisel mirent le tennis en honneur. Nous fîmes venir des raquettes, des chaussures spéciales ; ce fut très beau. La jeune fille s'animait beaucoup en jouant ; sa force et son agilité étaient admirables; en même temps, elle savait garder une noblesse et une majesté d'allure que les mouvements les plus rapides ne troublaient pas. On portait alors des manches larges et ouvertes ; chaque fois que la jeune fille levait le bras, sa manche tombait, glissait peu à peu jusqu'au-delà du coude. Je m'étonne encore qu'elle ne sentît pas tous nos regards avides collés, pour ainsi dire, à son bras nu. Un jour, comme elle venait de remettre à Santos sa raquette, la partie finie, Santos, devant elle, baisa le manche de cette raquette.

— Vraiment, vous aimez tant que ça les raquettes ?

— Et plus encore la main qui les a tenues. — Santos lui avait saisi le poignet, et y appuya ses lèvres. Elle retira sa main brusquement, et son bracelet, qui s'était ouvert, tomba. Santos le ramassa en disant qu'il le gardait.

— Vous n'oseriez pas ?

— Oh ! je ferai mieux : je vous le rapporterai, chez vous, à Paris, ce soir à onze heures.

— Quelle blague !

— C'est comme je vous le dis. Avertissez seulement le concierge, pour qu'il me laisse passer, — et surtout n'en dites rien à Monsieur le Préfet des Études.

— Vraiment, c'est un coup à vous faire expulser !

Santos haussa les épaules et désigna d'un clin d'yeux Mama Doloré qui s'approchait, suivie de Pilar, de Marquez et de Léniot, un élève de seconde qui avait gagné la confiance de la créole en défendant le petit Marquez contre les taquineries de ses condisciples. — Puis à mi-voix : " Un coup à me faire expulser ? Bah ! je l'ai déjà essayé ce coup, — n'est-ce pas, le nègre ? " Demoisel répondit par son rire bizarre : " ahi, ahi ".

V.

C'était la première fois que Santos Iturria et Demoisel faisaient allusion, devant nous, à leurs équipées nocturnes. Pourtant, c'était le secret de Polichinelle. Je me suis toujours demandé pourquoi ils s'obstinaient à n'en rien dire. Depuis deux ans, cela durait. Chaque semaine, à certains jours, on voyait Iturria et Demoisel descendre du dortoir, au lever, avec les yeux vernis et les traits tirés d'hommes qui n'ont pas dormi. L'air accablé, les oreilles bourdonnantes, ils ne venaient en étude que pour dormir, derrière une muraille faite de dictionnaires. Aux récréations, ils ne paraissaient ni dans la cour, ni dans le parc ; mais, lorsque nous rentrions en classe, nous les voyions se glisser hors des " turnes " où étaient les pianos, et se cacher dans nos rangs avec la démarche lourde de gens à demi sommeillant. Santos avait une pâleur qui lui seyait bien ; quant au nègre, il avait l'air d'un pitre mal grimé, une

tête barbouillée d'encre et de chocolat. En classe encore, ils dormaient : Demoisel qui était un cancre, et qui, pour cette raison, était assis au dernier banc, faisait, sans se gêner, un bon somme, la tête appuyée au mur, les jambes allongées. Santos au contraire, qui était le premier de sa classe, dormait accoudé à la table, le buste droit. Il disait à son voisin, avant de s'endormir :

— Si l'on m'interroge, touche-moi le bras.

Le soir seulement, au réfectoire, ils semblaient s'éveiller. Et alors, ils se lançaient des regards d'intelligence, sérieusement, comme pour se demander si vraiment cela allait mieux. Nous qui devinions la cause de leur fatigue, nous les admirions sans rien dire. Ce sommeil qu'ils étalaient devant nous toute une journée, ces mystérieuses façons de complices, cet air, enfin, d'hommes qui ont fait la fête toute une nuit, piquaient notre curiosité, et nous faisaient désirer des plaisirs que nous ne connaissions pas encore. Ils se rendaient compte du prestige que ces expéditions leur donnaient à nos yeux, et je me demande, aujourd'hui, s'ils n'avaient pas, à nous montrer leur mauvaise mine de noctambules, autant de plaisir qu'à l'acquérir, cette mauvaise mine, dans les cafés et les restaurants de Montmartre, en s'amusant. Car c'était à Montmartre qu'ils accomplissaient leurs exploits ; de cela nous avions eu les preuves : en classe de philosophie, des notes de soupers aux en-têtes de célèbres restaurants de la Butte, avaient circulé de main en main, — des *additions* au bas desquelles, parfois, le total des francs s'exprimait par trois chiffres !

On ne sut jamais comment ils sortaient du Parc, ni comment ils faisaient pour rentrer au dortoir en pleine

nuit, quelques heures à peine avant le lever. Avaient-ils acheté la discrétion du garde de nuit, des veilleurs ? Avaient-ils des intelligences avec quelqu'un dans le village ? C'est probable. On disait que le professeur d'équitation, établi hors de Saint-Augustin, leur louait des chevaux. A cheval donc, ils allaient à la gare la plus voisine, et, au bout de vingt-cinq ou de trente minutes, les deux compagnons étaient à Paris. Au retour, ils retrouvaient les chevaux, laissés dans une écurie d'auberge, et galopaient jusqu'au collège. Fermina Marquez n'avait pas tort : il y avait là de quoi se faire expulser, et de quoi faire chasser une partie du personnel, en même temps. D'ailleurs, toutes ces choses ne furent connues des autorités du collège que beaucoup plus tard, alors que les coupables et leurs complices avaient quitté Saint-Augustin depuis plusieurs années.

D'abord, Santos fut seul à sortir la nuit. Il commença par fréquenter le Quartier Latin, car le train qu'il prenait dans la banlieue le déposait à la place Denfert, et il n'osait pas encore combiner, sur le réseau de ceinture, des itinéraires plus compliqués. Mais il se fatigua vite du Quartier. Il n'était pas à son aise dans les brasseries d'étudiants : le milieu était trop raffiné pour lui ; il entendait avec étonnement ses voisins de table parler de philosophie ou de littérature. Il se sentait, là, petit garçon, potache. D'autre part, ses dépenses exagérées, l'ostentation inconsciente de son argent, provoquèrent la jalousie méchante de la plupart, et le mépris de quelques-uns, de ceux, justement, qu'il sentait supérieurs à lui-même, et dont il aurait voulu gagner la sympathie. Et enfin, quand il eut connu les plaisirs coûteux de la Butte, il dédaigna les amusements plus modestes du Quartier.

A Montmartre, Santos Iturria se trouva plus libre. Peu à peu, comme il y venait environ deux fois par semaine, il fut compté, dans quelques établissements, au nombre des habitués, et plusieurs d'entre nous, une fois finie la vie de collège, ont rencontré, dans les cafés du Boulevard de Clichy et de la Place Blanche, des gens qui avaient connu M. Iturria, et qui se le rappelaient bien.

Demoisel, dès que Santos eût pour ainsi dire découvert Montmartre, fut de toutes les escapades. Santos avait permis au nègre de le suivre, parce que, désirant un compagnon et n'osant entraîner son frère Pablo dans ce danger, il avait trouvé chez Demoisel une audace aussi grande que la sienne propre. Les deux camarades devinrent populaires dans un certain monde de noceurs, de maîtres d'hôtel, de tziganes et de jolies filles. Le nègre, à vrai dire, avec ses jambes trop longues, sa taille trop haute, son nez court et curieusement retroussé au bout, un nez chiffonné de trottin parisien, très remarquable dans cette tête africaine, — un héritage, peut-être, de sa mère, la Pahisienne de Port-au-Prince? — Demoisel, dis-je, négligé de la Nature, n'obtenait aucun succès auprès des jolies filles. Du reste, il était violent, brutal et méchant, et si fort, que nul n'osait le contredire, surtout lorsqu'il était ivre. Dans ces moments-là, Santos seul pouvait le maîtriser et le ramener à temps au collège. Les autres nègres que nous avions à Saint-Augustin étaient des élèves modèles, travailleurs, très intelligents, garçons paisibles et de peu de mots, avec un peu de mélancolie, parfois, dans les yeux. Demoisel était donc une exception, et une exception terrible. On racontait, dans certains groupes, à voix basse, ses tristes exploits. Il paraît que,

malgré Santos, il allait, pendant ces fameuses nuits, dans je ne sais quels bouges, et que là, il payait des filles pour les gifler. Et ces malheureuses, qui avaient faim sans doute, consentaient à cette ignominie ! Je pense, aujourd'hui, de sang-froid, que ce n'était là qu'une légende, quelque incident dénaturé par l'imagination d'un enfant vicieux. Mais je me souviens bien du trouble que cette histoire jeta en nous, la première fois qu'elle nous fut contée. Nous étions, pour la plupart, des enfants gâtés, et c'est là ce qui avilit le plus les caractères, et ce qui durcit les âmes ; mais plusieurs d'entre nous pleurèrent d'indignation et de pitié en apprenant cette chose ; nous y pensions malgré nous constamment, et le soir, avant de nous endormir, c'était comme un poids étouffant que nos mains cherchaient à soulever de nos poitrines...

Santos, tout au contraire, était partout le bienvenu. Il entrait dans une salle de restaurant, la tête haute, le chapeau en arrière, et aussitôt, dans quelque groupe joyeux, il se trouvait toujours une belle femme pour dire: " Tiens, voilà mon béguin ". Santos Iturria était en effet très beau. Entre dix-huit et dix-neuf ans, il avait déjà la carrure, la pleine force, l'air assuré d'un homme de vingt-cinq ans. La vivacité naturelle à son âge ajoutait, par contraste, un charme de plus à son apparence. Sa figure était, non pas longue, mais grande, et toujours rasée de près, ce qui accentuait le caractère de propreté et de franchise qui se dégageait de toute sa personne. Son teint était clair, même un peu rose. Ses cheveux châtains, légèrement ondulés, couronnaient bien son front haut. Mais ses yeux surtout étaient remarquables ; ils étaient bleus, mais d'un bleu profond, presque noir. Ils éton-

naient. D'autant plus que leur regard, droit, viril, plein d'une insolence gaie, démentait tout à fait ses cils noirs, très longs, presque féminins...

En allant ainsi s'amuser à Montmartre, Santos apprenait à vivre. Il avait eu, au début, une certaine brusquerie de manières, et parfois s'était mis dans son tort. Un soir, comme Demoisel et lui montaient en courant, à la suite d'une jeune femme de leurs amies, l'escalier d'un restaurant à la mode, ils rencontrèrent un groupe d'hommes qui descendaient ce même escalier. La jeune femme passa ; mais Santos, voulant la suivre, s'élança, et bouscula un homme âgé, qui lui barra aussitôt le passage en disant :

— Monsieur, j'ai fait place à Madame ; mais c'est à vous qui êtes jeune à me laisser passer maintenant. On n'a pas idée...

Le bonhomme continua sa semonce pendant quelques instants, et Demoisel riait déjà en pensant à la verte riposte qu'allait faire Santos. Mais Santos écouta jusqu'au bout sans broncher. Puis il salua, s'effaça et dit simplement :

— La leçon est méritée, Monsieur, je vous fais mes excuses.

Quelqu'un, du palier voisin, cria :

— Bravo, Monsieur, vous savez vivre !

— Vous, je ne vous demande pas votre avis, répliqua Santos, et il passa.

Bientôt, il put se mouvoir facilement dans ce monde assez compliqué. Il y devint même une force morale : le champion des femmes auxquelles on manque d'égards, et la bête noire de quelques-uns de ces petits messieurs qu'on voit trop à la suite de certaines beautés.

Ce sont des jeunes gens très élégants. Vous liez conversation avec eux, et ils vous annoncent d'abord qu'ils sont des " fils de famille " en train de se ruiner ; ils sont à la veille de se voir donner un conseil judiciaire ; et, quand ils auront " tout mangé, " ils se feront sauter la cervelle. Seulement, et c'est très curieux, ils vous disent aussi : " Je vais vous conter un anecdote, " ou bien : " L'atmosphère est lourd ce soir : " ils n'ont pourtant aucun accent étranger, et ils vous ont confié qu'ils avaient fait leurs études " à Janson. " Alors, vous les observez de plus près, et vous constatez qu'ils semblent mal à leur aise dans leur habit, et qu'ils parlent aux garçons avec la dernière insolence. Et puis, qu'un homme riche, un *client sérieux*, ait l'air de trouver agréable la femme qu'ils accompagnent, vous les voyez disparaître sous un prétexte quelconque, céder la place, sans se fâcher. Et vous comprenez alors (trop tard) à qui vous avez eu affaire...

Santos Iturria ne pouvait pas supporter ces hommes du demi-monde. Il commença par repousser leurs avances avec une vivacité qui faisait honneur à son courage. Il félicitait l'un, à très haute voix, sur le tact avec lequel il s'était effacé, lui, amant de cœur, devant l'amant de raison, en telle ou telle circonstance qu'il rappelait. A un autre, il parlait de l'amour et de l'argent avec une insistance outrageante. Sa conversation était élégante, pleine de vivacité ; sans bavardage, mais abondante ; et ornée de mots drôles, de plaisanteries énormes dites avec un sérieux tout-à-fait amusant. Et son accent même, qui avait quelque chose de musical, donnait une saveur de plus à ces plaisanteries. Bientôt, il prit l'offensive contre

les jolis messieurs qu'il n'aimait pas. Et, avec ces gens sans esprit, prompts à la colère et aux paroles vilaines, il avait beau jeu. C'étaient ses plastrons et ses têtes de Turc. Il les affolait. Il les persécutait. Il leur faisait sentir qu'il avait toujours une chiquenaude à leur disposition dès qu'ils deviendraient grossiers. Et eux-mêmes n'osaient pas se conduire en goujats, de peur d'être chassés. Dans ces assauts d'impertinence, Santos avait toujours les rieurs, — et les rieuses aussi, — de son côté. Cela pouvait finir très mal. Et une nuit, dans la rue, Santos reçut un terrible coup de poing sur la nuque. Mais Demoisel traita si bien l'agresseur qu'on n'y revint plus. Santos en fut quitte pour passer quelques jours à l'infirmerie ; pour tout le monde, il avait fait une chute dans la salle de gymnastique.

Ainsi, rapporter à Fermina Marquez son bracelet n'était pas une chose bien difficile pour Santos. Pendant toute l'étude du soir, et même en montant au dortoir, il joua avec ce bracelet. Et le jour suivant, quand la jeune fille nous tendit la main, le bijou était à son bras. Cela nous remplit de fierté : l'audace d'Iturria nous faisait honneur à tous.

VI.

Nous étions maintenant l'escorte habituelle de la jeune fille. Une dizaine, à peu près. Tous ceux qui l'approchaient, ceux auxquels elle parlait, ceux qui jouaient avec elle, formaient, autour d'elle, une sorte de cour d'amour ; c'étaient ses chevaliers. Les chevaliers de Fermina Marquez donc, étaient admirés de tous les élèves, et peut-être même des plus jeunes parmi les surveillants. De

ces belles promenades dans le parc, nous ne rapportions plus l'odeur du tabac fumé en cachette, mais le parfum des petites Américaines. Était-ce le géranium ou le réséda ? C'était un parfum indéfinissable, un parfum qui faisait penser à des robes bleues et mauves, et blanches, et roses, à de grands chapeaux de paille souple ; et à des rouleaux et à des coquilles de cheveux noirs, et à des yeux noirs, tellement grands que le ciel doit s'y refléter tout entier.

Pilar n'était qu'une enfant ; elle avait ces doigts toujours tachés d'encre et ces coudes toujours écorchés, et ces grands gestes bêtes des fillettes de onze à treize ans. Mais la Fermina était une vraie, une grande jeune fille. C'est pour cela que son aspect avait pour nous quelque chose de si émouvant. Une jeune fille ! on voudrait battre des mains en la voyant ; on voudrait danser autour d'elle. Qu'est-ce donc qui la distingue à ce point d'une jeune femme ? Je regarde une jeune femme, une jeune mère entourée de ses enfants ; et elle me regarde à son tour, et elle me reconnaît : C'est ma main qui l'a attirée, et qui ne l'a plus lâchée que le baiser n'eût été reçu. Elle me regarde, et toutes ces images sont en elle : je suis un homme, pareil au père de ses enfants. Tandis que, pour la jeune fille, je suis un être inconnu, un pays étranger, un mystère. Un pauvre être inconnu, tout gauche et tout balbutiant devant elle ; un pitoyable mystère auquel un éclat de rire d'elle fait perdre toute contenance. Et pourtant, nous nous connaissons un peu : lorsque la vie me laisse bien seul avec moi, je découvre en moi des aspirations et des sentiments de femme ; et je ne doute pas que celles qui savent voir en elles-mêmes, n'aperçoivent,

au-delà de leur riche cœur de femme, l'esprit lucide et bien ordonné d'un homme. Mais comme nous ne pourrons jamais voir clair en nous, connaîtrons-nous jamais cette part de l'autre sexe que nous contenons tous, et toutes ? C'était notre erreur à vingt ans, de croire que nous connaissions la vie et les femmes. On ne connaîtra jamais ni la vie ni les femmes, et il n'y a, partout, que des objets d'étonnement et une suite ininterrompue de miracles. Santos croyait avoir appris à connaître les femmes, dans les cafés de Montmartre ; et nous aussi, qui n'étions allés — et rarement encore, — qu'à des parties et à des thés chez nos correspondants de Paris, nous aussi nous disions : " Voilà bien comme sont les femmes ".

VII.

Mais le scandale de notre absence, aux heures des récréations ; nos promenades, sans permission, et nos parties de tennis dans le parc, inquiétèrent enfin les autorités du collège. Et, un jour, chacun des chevaliers de Fermina Marquez s'entendit interdire l'accès du parc, sous les peines disciplinaires les plus graves. Seul, un élève de seconde, Léniot, était spécialement autorisé à accompagner les dames. Mama Doloré avait demandé cette faveur, parce que Léniot protégeait le petit Marquez et le guidait à travers les difficultés d'un début dans la vie de collège.

VIII.

Joanny Léniot, à quinze ans et demi, était tout simplement un collégien fort en thème. Sa physionomie

n'était pas agréable; il était taciturne et ne regardait jamais les gens en face. Du reste, il vivait assez isolé. On le soupçonnait même d'employer les récréations à repasser mentalement ses leçons, tout en faisant semblant de dormir, étendu sur un banc. Caractère assez terne, dont personne n'aurait su dire rien de précis. Il était là, assis à sa place, ou debout à son rang, c'était tout. Mais, le jour de la distribution des prix, à l'appel de sa classe, on n'entendait plus que son nom, on ne voyait plus que lui sur l'estrade; et comme, après tout, il faisait honneur au collège, tous les élèves l'applaudissaient à se faire mal aux mains. Mais personne ne l'aimait.

Il était entré à Saint-Augustin à neuf ans, sachant à peine lire. Il s'était d'abord senti tellement seul, — au milieu de ces condisciples qui parlaient une langue inconnue de lui, — tellement semblable à un prisonnier, tellement abandonné, qu'il s'était mis, pour ne plus sentir la misère de son existence, à travailler avec acharnement. Il se mit à étudier comme un homme se serait mis à boire : pour oublier. Il était un de ces caractères auxquels l'internat imprime une tare ineffaçable ; il le sentait, et luttait de son mieux contre ces influences.

Ses progrès étonnèrent tout le monde. Au bout d'un an on le fit passer de la huitième classe dans la sixième et, dans cette nouvelle classe, pour la première composition de l'année, il fut premier. Dès lors, il s'entêta, résolu à garder toujours le premier rang. On l'avait exclu des jeux de plein air; sa maladresse était une certitude de défaite pour son camp ; les capitaines d'équipe eux-mêmes demandèrent qu'il fût dispensé de prendre part aux jeux. Il en fut content. Désormais, tout lui devint indifférent,

hormis cette place de premier, son idée fixe. Et c'était un effort de tous les jours, car même les devoirs ordinaires étaient classés, après correction, par ordre de mérite. La matière même des études lui importait peu : science, littérature, grammaire, géographie, ce n'étaient là que des occasions de satisfaire sa manie de gloire scolaire. On lui eût appris tout ce qu'on eût voulu, depuis que cette ambition avait été allumée en lui. Cette ambition l'aveuglait : il en était arrivé à ne plus sentir, autour de lui, la petite allure de la vie, à ne plus voir l'aspect monotone, plat et banal, des choses : le surveillant d'étude qui bâille sur ses auteurs de licence, les paresseux qui bâclent leur thème, et les cancres qui attrapent des mouches, ou qui regardent tristement vers les fenêtres où le ciel de nacre s'approfondit en nuit bleue. Il n'était même plus touché par la mélancolie de ces soirs de Saint-Augustin, ces soirs désespérés de village de la Grande Banlieue, où l'on entend, jusqu'au sommeil, gémir au loin vers Paris des trains qui semblent fuir épouvantés.... Tout l'effort de Joanny Léniot était tendu vers ce qu'il appelait, au plus secret de lui-même : le succès.

Eh bien, voici : on rentrait en classe ; le professeur était assis dans la chaire ; devant lui, un paquet de copies corrigées. Le silence fait, il disait :

— J'ai donné la note 18 à la version de M. Léniot ; elle est sans faute grave ; je vais vous la lire.

Ou bien c'étaient les résultats de la dernière composition. On ne les donnait qu'en présence du Préfet des Etudes et d'un Surveillant Général, dans chaque classe, toutes les semaines, le samedi soir. On commençait par les classes les plus élevées : Philosophie, Rhétorique...

Pendant un quart d'heure, vingt minutes, Joanny Léniot, assis à son banc, prêtait l'oreille aux différentes phases de la cérémonie. Les bruits des pas et des voix, le grondement des élèves se levant tous à la fois à l'entrée des autorités, — il entendait tout cela, et l'incertitude et l'anxiété l'affolaient. Et ces bruits se répétaient de proche en proche. Voici que ces Messieurs entraient dans la salle voisine. Enfin c'était le tour de la classe de Léniot. Les autorités, en redingote et en chapeau haut-de-forme, faisaient leur entrée ; les élèves et le professeur se levaient.

— Asseyez-vous, Messieurs", disait le Préfet des Etudes qui prenait un air solennel. Et alors le professeur lisait les résultats de la dernière composition ; quel instant !

— Premier : Léniot (Joanny).

Brusquement il se levait ; M. le Préfet des Etudes lui souriait ; puis il se rasseyait, chancelant. C'était une commotion, un coup dans son cerveau, un ébranlement de tous ses nerfs. Jusqu'à la fin de la classe, il en gardait un tremblement intérieur, une sorte de fièvre. A la sortie, il entendait :

— On a donné les places, chez vous ? Qui a été premier ? "

— Léniot encore, parbleu ! "

Il ne laissait rien paraître de sa joie. Du reste il savait combien tout cela était indifférent à la grande majorité des élèves. Et aussi, il voulait être modeste. Mais cette joie était si grande qu'il aurait voulu crier, et qu'il marchait voûté, tout courbé sous son fardeau d'orgueil. Comme, dans les images des romans d'aventures, on voit un pirate qui porte une belle captive blanche, ainsi il lui

semblait marcher, ébloui, tenant sa gloire entre ses bras, tout contre son cœur. C'était une nouvelle victoire : pendant huit jours encore il serait à la place d'honneur, en classe. C'était un peu comme après la communion : il se sentait purifié ; il se respectait davantage.

Le Préfet des Etudes et tous les Professeurs le félicitaient : on fondait de grandes espérances sur lui. Il était si intelligent, il s'assimilait tout si rapidement. C'était l'opinion générale. Car Joanny Léniot avait la coquetterie de dissimuler son effort tenace. S'il se donnait, en étude, une demi-heure de relâche, il passait cette demi-heure à montrer à tous son oisiveté, se levant vingt fois de sa place, se faisant constamment rappeler à l'ordre par le surveillant. Il affectait de recopier ses devoirs à la dernière minute. Il lui arrivait même de dormir en classe. Tout cela faisait illusion, et l'on s'émerveillait de la promptitude de son esprit. En réalité, les sentiments étaient, chez lui, toujours plus vifs et plus nets que les pensées ; ils obscurcissaient l'intelligence qu'ils dominaient, et, en somme, Léniot, avec toute sa réputation de cerveau bien doué, n'était remarquable que par son ambition sans mesure, au-dessus vraiment de son âge.

Ses parents (ils habitaient Lyon) lui écrivaient des lettres pleines d'éloges, pour l'encourager, à chacun de ses succès. Le père Léniot se disait que son fils comprenait les sacrifices qu'on faisait pour lui, et qu'il profitait, en garçon pratique, de l'instruction qu'on mettait à sa portée. Et la mère songeait : “ C'est pour me faire plaisir qu'il travaille tant ” ! Joanny voyait ces pensées derrière leurs félicitations. Non, ses parents ne comprendraient jamais....; et il déchirait leurs lettres en souriant de pitié. Personne ne

comprendrait jamais que la chose qu'il voulait, et pour laquelle il travaillait tant, c'était, uniquement, cette commotion cérébrale, ce spasme répondant à l'appel de la gloire : " Premier : Léniot (Joanny) ". — Ces pauvres petits succès d'écolier bien noté étaient, pour son imagination d'adolescent, des triomphes d'imperator romain.

Mais les grandes personnes ne se doutent pas, — la vie les a tellement assourdies, tellement émoussées, — que ces lauriers pourraient bien ne jamais se faner au front de ce bon élève. A Saint-Augustin, on ne donnait pas de couronnes, aux distributions des prix; mais les livres portaient, gravé sur le plat de la couverture, un écusson d'or aux initiales de l'institution : S. A., qui signifiaient aussi, d'après le vieux calembour transmis de génération en génération depuis les origines du collège : Sale Auberge. Cet écusson était large, à peu près, comme une pièce de cent francs. Longtemps, Joanny avait regardé ce cercle d'or avec révérence. C'était comme le reflet permanent du fameux " premier rayon de la gloire " dont parlent quelques bons auteurs ; et, quoique ce respect ne fût déjà plus pour lui qu'un souvenir d'enfance, son enfance se réveillait, avec tout son goût amer, avec toute sa tristesse et tout son sérieux, à la seule vue de ses livres de prix des années précédentes. Oui, toute sa vie il aurait des prix ; toute sa vie, il sentirait la chaleur de ce cercle d'or posé sur lui. Toute sa vie serait pleine de cette gravité studieuse, de cette silencieuse application, incessante, à exceller en toutes choses. Toute sa vie aurait pour lui cette précieuse amertume, la saveur même du laurier ! Et il pouvait y avoir, dehors, loin des salles d'étude et des couloirs obscurs, tout le grand air, et tout l'été, avec ces souffles

pleins d'odeurs qui nous donnent le vertige ; ou bien l'automne et les premiers brouillards d'après la rentrée, ces brouillards chauds qui se posent comme une main sur notre cœur ; il pouvait y avoir Paris et toutes ses nuits pleines de péché — des péchés si beaux et si terribles qu'on n'ose pas les imaginer ; il pouvait y avoir toutes les femmes de la terre, si belles qu'on voudrait leur trouver des noms qui exprimeraient leur beauté ; et il pouvait y avoir les yeux de Fermina Marquez où resplendissait le soleil des Tropiques ; — Joanny Léniot tournait son visage vers le mur, et, pensant au devoir qu'il avait à faire, sentait au fond de lui une joie plus grande que toutes ces joies.

Non, rien du monde ne le troublerait. Il se concentrait en soi-même, refusant de se disperser, d'accorder une seconde de tendresse à quoi que ce fût. Il voyait clairement la limite de son esprit. Il avait lu et relu une courte " Vie de Benjamin Franklin " qui se terminait par ces mots : " Il a tiré tout le parti possible de lui-même ". Léniot pensait : " Franklin devait se mépriser comme je me méprise moi-même ; mais il a trouvé le moyen d'être grand aux yeux des hommes. C'est la route à suivre, et sans broncher ". Il s'économisait. Quand Ferminä Marquez parut dans le Collège, amenant avec elle un air nouveau, il s'accusa de s'être laissé, un instant, distraire. Les plus beaux yeux du monde ne devaient pas le détourner de son but splendide. César avait-il une seule fois regardé tendrement les filles ou les femmes des chefs gaulois ? Quand, du haut des remparts, elles le suppliaient, découvrant leur poitrine ; ou bien, quand les soirs de bataille, on les amenait par troupeaux au camp

du Proconsul, — avait-il jamais eu le moindre frémissement de pitié, un instant de désir pour la plus jolie et la plus infortunée ? Cependant, elles étaient complètement à lui ; et elles sentaient si bien leur Maître dans cet homme chauve, petit, au visage bien rasé ! Que de fois Joanny avait imaginé des scènes de ce genre...

Eh bien, lui-même, comme César, était destiné à être admiré des hommes et à être aimé des femmes. Il était indigne de lui d'admirer et d'aimer en retour. Ou bien, peut-être, aimerait-il ; mais il ne pourrait aimer qu'une captive, c'est-à-dire la femme humiliée et suppliante qui se traîne à vos pieds, ou qui vous baise craintivement les mains. Oui, mais cette femme-là se trouve-t-elle ailleurs que dans les romans dont la scène est aux Colonies ?

N'ayant pas de sœur, fréquentant peu de jeunes filles, Léniot avait une horreur instinctive des jolies moqueuses qui mettent à si rude épreuve l'orgueil timide et solennel des très jeunes hommes. Il est bien dur, pour un garçon qui ne se compare qu'avec des hommes comme Franklin ou Jules César, de s'entendre raillé sur une maladresse commise en servant le thé, ou sur le vert trop éclatant d'une cravate neuve. Plein de rancune, il gardait le souvenir de circonstances où il avait été ridicule et dans lesquelles de grandes jeunes filles niaises s'étaient moquées de lui, “ de petites dindes, des pecques provinciales, avec des accents de campagnardes ”. Mais le souvenir de leur accent ne suffisait pas à venger Léniot des piqûres qu'elles avaient faites à son amour-propre. Non, — et à mesure qu'il approchait de sa seizième année il s'en persuadait davantage, — ce qui vraiment le vengerait, ce qui établirait définitivement sa position et son attitude à

l'égard des femmes, c'était *une séduction*. Par ce moyen, d'abord, d'un enfant qu'il était, il deviendrait un homme : alors, sans doute, il pourrait s'approcher enfin sans rougir de ces " jeunes dindes " restées ignorantes. Par ce moyen, encore, il connaîtrait une nouvelle espèce de triomphe : il saurait ce qu'un homme ressent à voir une fille lui sacrifier ses scrupules, sa pudeur, et toutes ses années d'innocence. " Et une femme qui se livre, ne trahit-elle pas le sexe tout entier ? " Oui, en séduire une ! A cette pensée, comme tu bats fortement, cœur de conquérant ! Ainsi Léniot songeait, en fumant, dans le parc, sa cigarette d'après déjeuner. A cet instant même, Mama Doloré et les jeunes Colombiennes parurent au tournant d'une allée. Léniot se hâta de les joindre, et, en les saluant, regarda Fermina Marquez au visage, durement, comme on regarde un ennemi. Il venait de penser : " Pourquoi ne serait-ce pas *toi ?* "

Et la témérité de cette pensée le frappa soudain ; tout son sang lui sembla refluer en déroute vers son cœur. Cette enfant était si belle, si imposante dans sa grâce, si majestueusement jeune, que jamais il n'oserait même lui laisser voir le trouble où sa présence le jetait. Et puis, tout aussi brusquement, sa volonté reprit le dessus, et refoula un sang plus chaud, tout électrisé, dans ses veines. Oh ! il oserait ; on verrait bien ! Il se mit à marcher près d'elle. Tout ce qu'il se proposait d'accomplir se dressait devant son esprit. Attentivement, il mesura la distance qui le séparait du premier baiser. Et voici que de nouveau il n'osait plus. Rien ne pressait pourtant. Mais il y avait là un obstacle que sa timidité, frémissante, cabrée, refusait de franchir. Ce n'était pas qu'il craignît de se poser en

rival en face de Santos Iturria. Au contraire ; même si cela finissait par un combat où lui, Léniot, serait certainement vaincu, il garderait l'honneur très grand, de s'être, tout seul, élevé contre le héros du collège.... " et à propos d'une femme, encore ". Et ce n'était pas qu'il crût qu'on pût le traiter en enfant et le dédaigner à cause de son âge ; du reste Fermina avait à peine un an de plus que lui. Alors, où était cet obstacle, sinon dans sa propre timidité ? Pourtant, il ne manquait pas de courage. Le tout était de commencer ; et ce devait être facile : même chez les auteurs classiques, les amants paraissent n'éprouver aucun embarras à déclarer leur flamme. Et Santos, et Ortega, et d'autres élèves des classes supérieures, allaient fréquemment à la lingerie embrasser, l'une après l'autre, les petites lingères. Sans doute, ce n'étaient que des lingères. Mais Pablo s'était vanté, un matin, au réfectoire, d'avoir glissé des billets doux dans les mains des jeunes invitées, lors de la dernière fête de St. Charlemagne ; — oui, des billets doux, et au nez de leurs parents. Et même une d'elles avait répondu —, un galant homme n'en pouvait dire davantage.

Elle avait répondu. " Pourquoi donc hésiterais-je, moi ? " se disait Léniot.

Valéry Larbaud.

(A suivre.)

JOURNAL SANS DATES

Cuverville.

J'ai fui la ville pour quelques jours, las de me débattre contre les occupations multiples qui disloquent trop la pensée. A Paris j'ai beau faire, le meilleur des journées s'effiloche ; correspondance, menues lectures sans profit, soucis divers, harcelante préoccupation du réel, sympathies — ces harpies dépichent la trame ; je n'y puis tisser rien de dru.

Je n'écris rien de bien si le travail ne m'accapare, et prends toute distraction en horreur. Le livre que j'écris n'est bon que si ma première pensée, ma pensée du réveil, est à lui.

* * *

J'emportais avec moi *les Marches de l'Occident* de Mithouard, *Sur la vie* de Scantrel-Suarès et je me proposais, les ayant plus qu'à moitié lus, d'en parler après avoir achevé de les lire. J'emportais encore maints autres livres que je me réjouissais de lire durant la pluie d'autant mieux et plus volontiers que je les aurais lus sans cet insupportable souci d'en écrire. Mais j'emportais aussi la *Jeanne d'Arc* de Péguy ; je l'entr'ouvre et presque aussitôt je n'ai plus d'attention pour rien d'autre. L'étonnant livre ! Le beau livre ! Rien, depuis l'*Arbre* de Claudel,

ne m'avait imposé davantage. J'écris mal ressaisi, tout ivre ; s'il y paraît un peu, n'importe ; ce n'est pas un article que voici.

D'autres ont raconté l'histoire des cahiers de Péguy ; jusqu'aujourd'hui leur douteuse fortune a cheminé dans l'ombre, patiemment, longuement, durement. [1] Puis l'article de Michel Arnauld, paru ici même ; et tout aussitôt comme ces feux sur les collines, tout prêts, qui n'attendaient qu'un signal pour partir, et l'un invitant l'autre s'allument, — l'article de Daniel Halévy dans le *Temps ;* dans les *Débats* l'article de C. Lucas de Pesloüan... désormais les *Cahiers* progresseront dans la lumière. Et Péguy l'a bien mérité.

M. C. Lucas de Pesloüan cite une interview de Barrès, que je ne connaissais pas, que j'ai plaisir à lire, et plaisir à citer ici : " La littérature en décadence ! Quelle erreur !... Un réveil magnifique des passions et des énergies se manifeste partout dans la jeunesse... Allez au Quartier Latin dans cette modeste boutique des *Cahiers de la Quinzaine*... Rien n'est vulgaire, rien n'est déprimé dans un tel milieu. Voilà des âmes qui débordent. Vous me parlez d'affaiblissement de la pensée et des caractères. Moi je vous montre des groupes d'hommes qui ont un idéal, et, notez-le, un idéal qui commande à leur destinée. C'est cela qui est beau chez un Péguy, chez un Maurras. La compagnie perpétuelle de leur pensée leur suffit et les ennoblit..." — " Il faut savoir estimer la valeur d'une telle opinion ", ajoute M. C. Lucas de Pesloüan...

[1] Il serait plus exact de dire que Péguy cheminait à l'ombre de ses cahiers.

Aussi bien Barrès reconnaîtra-t-il dans le *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, et reconnaîtrons-nous avec lui, son propre enseignement dans ce qu'il a de plus salutaire, ses théories dans ce qu'elles offrent de plus sûr.

Enfin le mystère se passe à Domremy, en Lorraine, et c'est une accointance de plus. A sentir combien subtilement la petite Hauviette, interlocutrice de Jeannette d'Arc, avec Colette Baudoche s'apparente, je pressens combien l'un et l'autre de ces portraits sont ressemblants.

" *Je suis une petite Française qui voit clair*, s'écrie Hauviette — *et je ne laisse pas dire. Je suis une petite Lorraine qui voit clair.* "

" *Ce qu'était une paroisse chrétienne, une paroisse française au commencement du quinzième siècle*[1] *; ce qu'était une paroisse lorraine, en plein cœur de la chrétienté ; comment les malheurs du temps, les désastres et les déchirements du royaume retentissaient sur la vie intérieure, lui donnant un approfondissement qu'elle n'avait peut-être jamais atteint ; créant une mystique ; comment dans cette chrétienté, dans ce peuple chrétien la sainteté poussait pour ainsi dire toute seule, simple et s'ignorant elle-même ; non point travaillée par des exercices, par des forcements de serre, mais littéralement en pleine terre comme une fleur du pays, comme une plante vigoureuse et vivace, fille du terroir, naturelle en ce sens autant que surnaturelle, et qui enfonçait dans le sol des racines d'une profondeur incroyable ; comment la plus grande histoire du monde, et la plus belle, est ainsi venue tout naturellement au monde, est sortie toute naïve et toute neuve, c'est ce que M. Péguy a entrepris de représenter dans ce* mystère... "

[1] Je cite ici le texte de la notice des " Cahiers. "

Représenter c'est bien le mot ; ici Péguy n'explique rien : il re-présente ; c'est à dire il remet au présent ce passé. Nul archaïsme. Sinon que la misère était plus grande alors, cet alors pourrait être aujourd'hui. Aujourd'hui cette détresse, cette angoisse ; aujourd'hui cette sainteté ; elle apparaît ici du même coup possible et nécessaire ; elle éclot naturellement. Elle ne paraissait pas, alors, plus possible et plus vraisemblable ; elle n'est pas moins possible ni moins vraisemblable aujourd'hui.

* * *

Le livre entier pourrait se partager en trois scènes ; une admirable prière de Jeanne d'Arc ; un dialogue de cette enfant de treize ans avec sa petite amie Hauviette — et je ne connais rien de plus beau — ; un très long dialogue entre Jeannette et la religieuse Gervaise, coupé par un interminable monologue de celle-ci. L'acheminement de la pensée est très lent, mais sûr. L'écriture de Péguy ne trace jamais une ligne ; elle tend à couvrir un espace.

Et je me proposais, après ce peu de chemin parcouru, de le reparcourir en quelques pas. Douze phrases m'eussent suffi pour résumer ces deux cent cinquante pages. Mais ces redites, cette superfétation même, sont de la pièce, en font partie. On supprimerait tout à vouloir essayer de réduire.

Je sais bien que ces redites, ces superfétations, ces reprises étaient déjà dans les précédents cahiers. Mais la manière, pour être personnelle à Péguy, dira-t-on qu'elle est postiche à ce Mystère ? Non ; mais bien que Péguy, pour écrire ce livre admirable, était tout préparé — désigné.

Il y a là mieux que l'appropriation d'une manière, il y a celle du *style* ; c'est à dire de " l' homme même ".

Le style de Péguy est semblable à celui des très anciennes litanies.

Il est semblable à ce chant que les enfants pauvres de Rouen, selon une antique coutume, viennent chanter très vite et sur une voix suraigüe, au jour des Rois, quêtant de porte en porte :

" Donnez, donnez la part à Dieu ! — Nous vous chantrons les Evandieux — les Evandieux de Not' Seigneu...—
J' l'ai vu vivant, je l'ai vu mort — A la lueur de quatr' chandell' — donnez, donnez-nous la part à Dieu, etc., etc. — "

Il est semblable aux chants arabes, aux chants monotones de la lande ; il est comparable au désert ; désert d'alfa, désert de sable, désert de pierres...

Le style de Péguy est semblable aux cailloux du désert, qui se suivent et se ressemblent, où chacun est pareil à l'autre, mais un tout petit peu différent ; d'une différence qui se reprend, se ressaisit, se répète, semble se répéter, s'accentue, s'affirme, et toujours plus nettement ; on avance. Qu'ai-je à faire de plus de variété ! de ces pays loquaces qui, dans l'espace d'un seul regard et sans que j'aie à tourner les yeux, m'offrent à considérer plus de choses que n'en peut écouter ma vie. Je ne veux plus aimer que les déserts ou les jardins ; les jardins très soignés et les déserts monotones ; où la même fleur, ou du moins la presque pareille, répétera le presque semblable parfum ; durant des lieues ; et le même caillou la même couleur, et pourtant à chaque fois un tout petit peu différente ; comme la flûte arabe la même phrase, presque

la même, durant presque tout le concert ; comme le croyant la même prière, durant tout son temps d'oraison, ou du moins presque la même, un peu différemment intonée, presque sans qu'il s'en doute, et comme malgré lui, qui recommence encore, et où sa foi ne s'épuise pas encore. Mots ! je ne vous laisserai pas, mêmes mots, et je ne vous tiendrai pas quittes, tant que vous aurez encore quelque chose à dire.

" Sa gorge qui lui faisait mal.
Qui lui cuisait.
Qui lui brûlait.
Qui lui déchirait.
Sa gorge sèche et qui avait soif
Son gosier sec.
Son gosier qui avait soif.
Sa main gauche qui lui brûlait.
Et sa main droite.
Son pied gauche qui lui brûlait.
Et son pied droit.
Parce que sa main gauche était percée.
Et sa main droite.
Et son pied gauche était percé.
Et son pied droit.
Tous ses quatre membres.
Ses quatre pauvres membres.
Et son flanc qui lui brûlait
Son flanc percé
Son cœur percé.
Et son cœur qui lui brûlait
Son cœur consumé d'amour.
Son cœur dévoré d'amour. "

Nous ne vous laisserons pas, Seigneur, que vous ne nous ayez bénis.

* * *

Aucune phrase ne suffit à exprimer la pleine touffe de a pensée. Les mots ont beau se serrer l'un près de 'autre, l'un contre l'autre, ils ne se presseront jamais l'une étreinte si sûre qu'ils ne laissent rien échapper. Et chaque mot, de chaque phrase de Péguy aussitôt dite lébandée, court après tout ce qu'il a laissé fuir.

En vérité quel admirable livre pour l'étranger qui veut oucher du nez le nuancé de notre langue. Jamais elle ne fut moins latine et moins lapidaire ; plus libre et plus soumise à la fois, répondant plus soudain au moindre souffle de l'esprit. On la retrouve ici, ô joie ! comme elle était dans Rabelais : en formation, et toute jeune !

HAUVIETTE.

Tu faisais ta prière. Ne t'en excuse pas. Ne t'en défends pas. Je ne te le reproche pas. Tu n'as pas besoin de t'en défendre. Il n'y a pas de mal à ça. Tu n'as pas besoin d'avoir honte...

... Tu auras beau faire, tu auras beau dire, tu auras beau croire : u es notre amie, jamais tu ne seras comme nous.

Je ne t'en veux pas. Je suis dans la main du bon Dieu. Nous ommes dans la main du bon Dieu, tous, et la terre, entière, est lans la main du bon Dieu. Il faut de tout pour faire un monde. Il aut des créatures de toute sorte pour faire une création. Il faut des paroissiens de toute sorte pour faire une paroisse. Il faut des chrétiens de toute sorte pour faire une chrétienté.

JEANNETTE.

— Il y a eu des saints de toute sorte. Il a fallu des saints et des aintes de toute sorte. Et aujourd'hui il en faudrait. Il en faudrait peut-être encore d'une sorte de plus.

HAUVIETTE.

— Tu es parmi nous, tu n'es pas comme nous, jamais tu ne seras omme nous. Moi quand je fais ma prière, je suis contente, pour le emps que ça dure. Pour le temps de la faire, et pour le temps que a dure après. Jusqu'à la suivante. Jusqu'à la prochaine.

JEANNETTE.

Hélas !

HAUVIETTE.

Mais toi ça te laisse toujours sur ta faim, de faire ta prière. Et tu es toujours aussi malheureuse qu'avant. Après qu'avant...

... On s'imagine ici, dans la paroisse, que tu es heureuse de ta vie parce que tu fais la charité, parce que tu soignes les malades et que tu consoles ceux qui sont affligés ; et que tu es toujours là avec ceux qui ont de la peine. Mais moi, moi Hauviette, je sais que tu es malheureuse.

JEANNETTE.

— Tu le sais parce que tu es mon amie, Hauviette.

HAUVIETTE.

— Je ne suis pas amie seulement, je suis une fille qui voit clair. De faire du bien aux autres, nous autres ça nous ferait du bien, si seulement on en faisait. Mais toi rien ne te fait du bien. Tout te fait du mal. Tout te laisse sur ta faim. Tu te consumes, tu te consumes, tu es consumée de tristesse, tu es perdue de tristesse, tu as, pauvre grande, tu as une fièvre, une fièvre de tristesse, et tu ne guéris point, tu ne te guéris jamais. Tu as une grande fièvre. Tu es pétrie de tristesse. Ton âme est pétrie de tristesse...

O pathétique insistance ! Ecoutons Madame Gervaise, qu'appelle auprès d'elle la grande détresse de Jeanne, expliquer à l'enfant que l'inutilité de la souffrance est le propre de la souffrance d'enfer :

“... Il y a, ailleurs il y a une souffrance qui est perdue ; qui est toute perdue ; qui est toujours perdue ; quand même on ne voudrait pas ; quoi qu'on veuille ; quoi qu'ils veuillent ; quoi qu'ils veuillent éternellement.

Quoi qu'ils fassent. Eternellement quoi qu'ils fassent.

C'est ça l'enfer. Autrement il n'y aurait pas d'enfer. Ça serait la même chose que nous ; ça serait la même chose partout.

Dans toute la création.

Si leur souffrance pouvait servir, mon enfant, ma pauvre enfant, ils seraient comme nous ; ils seraient nous ; il n'y aurait pas, il n'y

aurait jamais eu de jugement. Si leur souffrance pouvait servir, sitôt qu'une souffrance peut servir, elle s'appareille, elle s'apparente, elle se lie à la souffrance de Jésus-Christ. Elle devient de la même race. Elle devient, aussitôt elle devient de la même sorte, de la même race, de la même famille que la souffrance de Jésus-Christ...

... Ma fille, ma fille il y a beaucoup d'Eglises ; dans l'Eglise. Mais il n'y en a qu'une. Il n'y a qu'une Eglise. Il y a plusieurs Eglises. Il y a la militante, où nous sommes. Il y a la souffrante, où nous éviterons d'être ; s'il plaît à Dieu. Il y a la triomphante, où nous devons demander d'être. S'il plaît à Dieu. Mais il n'y a pas une Eglise infernale.

Il n'y a pas une Eglise d'enfer. "

Il s'agit d'amener Jeanne peu à peu à l'idée d'un sacrifice actif, à cette idée de sainteté, à cet état de sainteté active qui sauvera le royaume de France, car la religion calme, résignée, raisonnable et simplement conservatrice de Hauviette n'y suffit pas. Et cependant quelle beauté déjà dans cette acceptation, dans cette raisonnable ferveur. — Je voudrais citer tout au long :

HAUVIETTE

"... Voilà bientôt cinquante ans passés, au dire des anciens, que le soldat moissonne à sa fantaisie ; voilà bientôt cinquante ans passés que le soldat écrase, ou brûle, ou vole, à sa guise, la moisson mûre; et pour le moins qu'il foule au pied des chevaux la moisson mûre. Eh bien ! après tout ce temps-là, tous les ans, à l'automne, les bons laboureurs, ton père, le mien, tes deux grands frères, les pères de nos amies, toujours les mêmes, les mêmes paysans, les mêmes paysans français, labourent avec le même soin les mêmes terres, à la face de Dieu, les terres de là-bas, et les ensemencent. Voilà ce qui garde tout. Les maisons démolies, on les rebâtit. Les églises, les églises mêmes, les paroisses démolies, on les rebâtit. La paroisse n'a jamais chômé. Et avec tous ces embroussaillements le culte, le culte de Dieu n'a jamais chômé. Voilà ce qui garde tout. Ce sont des bons chrétiens. La messe n'a jamais chômé ; ni les vêpres ; ni aucun

office ; ni aucun service de Dieu. Et ils n'ont jamais manqué de faire leurs Pâques, au moins une fois par an. Voilà ce qui garde tout. Le travail. Le travail du bon Dieu. Ils n'auraient, eux aussi, qu'à se faire soldats ; ça n'est pas difficile : on reçoit moins de coups, puisqu'on en donne aux autres. Une fois soldats, ils n'auraient, eux aussi, qu'à faire la moisson sans avoir fait les semailles. Mais les bons laboureurs aiment les bons labours et les bonnes semailles...

Comme se reprenant :

Écoute, je ne voudrais pas dire une bêtise. Mais au fond je crois bien qu'ils aiment tout de même autant le labour et les semailles que la moisson. Ils aiment autant au fond labourer que moissonner et semer que récolter, parce que tout cela c'est le travail, le même travail, le même sacré travail à la face de Dieu.

Au fond ils ne veulent pas moissonner sans avoir labouré, récolter sans avoir semé. Ça ne serait pas juste. Ça ne serait pas dans l'ordre du bon Dieu.

Tous les ans ils font à la même époque la même besogne avec la même vaillance, tout le long de l'année le même travail avec la même patience : voilà ce qui tient tout, ce qui garde tout ; ce sont eux qui tiennent tout, eux qui gardent tout, eux qui sauvent tout ce que l'on peut sauver ; c'est par eux que tout n'est pas mort encore, et le bon Dieu finira bien par bénir leurs moissons.

Moi je suis comme eux. Si j'étais à la maison occupée à filer mon peson de laine, ou ça revient au même si j'étais à jouer aux boquillons, parce que ce serait l'heure de jouer ; et si on venait me dire, si quelqu'un accourait : Hauviette, Hauviette, c'est l'heure du jugement, l'heure du jugement dernier, dans une demi-heure l'ange va commencer à sonner de la trompette...

JEANNETTE.

Malheureuse, malheureuse, de quoi oses-tu parler ?

HAUVIETTE.

Je continuerais à filer ma laine et ça revient au même je continuerais à jouer aux boquillons...

JEANNETTE.

Hauviette, Hauviette...

HAUVIETTE.

Parce que le jeu des créatures est agréable à Dieu. L'amusement des petites filles, l'innocence des petites filles est agréable à Dieu. L'innocence des enfants est la plus grande gloire de Dieu. Tout ce que l'on fait dans la journée est agréable à Dieu, pourvu naturellement que ça soit comme il faut. Tout est à Dieu, tout regarde Dieu, tout se fait sous le regard de Dieu ; toute la journée est à Dieu. Toute la prière est à Dieu, tout le travail est à Dieu ; tout le jeu aussi est à Dieu, quand c'est l'heure de jouer...

... Je continuerais à filer, si je filais, et à jouer, si je jouais. Et en arrivant je dirais au bon Dieu : Notre père, qui êtes aux cieux, je suis la petite Hauviette, de la paroisse de Domremy en Lorraine ; pour vous servir ; de votre paroisse de Domremy dans votre Lorraine de chrétienté. Vous nous avez rappelés un peu de bonne heure, vu que je n'étais encore qu'une toute petite fille. Mais vous êtes un bon père et vous savez ce que vous faites.

Un silence.

Je suis une petite Française têtue. Jamais on ne me fera croire qu'il faut avoir peur du bon Dieu ; qu'on peut avoir peur du bon Dieu. Quand je suis sur la route et que mon père me rappelle, pour me faire rentrer à la maison, je n'ai pas peur de mon père.

Un silence.

Je suis comme eux. Nous sommes leurs filles. "

Mais non ; cela ne suffit pas ; cela ne peut pas nous suffire. Barrès ! Barrès ! Que ne comprenez-vous que ce dont nous avons besoin, ce n'est pas de confort (et j'entends : du confort de l'esprit), c'est d'héroïsme.

Et jamais je n'ai reproché rien d'autre à votre théorie que ceci : c'est qu'elle invite au repos (sans trop le savoir, sans même s'en douter), c'est qu'en promettant le confort elle compromet l'énergie. C'est qu'en enracinant chaque

esprit dans un milieu trop favorable, dans sa terre et parmi ses morts, vous l'invitez à la paresse. [1] Non plus qu'au temps de Jeanne, Hauviette — Colette Baudoche aujourd'hui ne peut suffire. Certes il faut des Colette et des Hauviette ; mais il nous faut, aussi, plus que cela. Que Péguy soit loué pour nous avoir proposé davantage.

ANDRÉ GIDE.

[1] L'arbre placé, laissé dans les conditions que vous préconisez, ce sont des feuilles, non des fruits que vous l'amènerez à produire ; beaucoup de feuilles et pas de fruits. Tout arboriculteur vous le dira.

NOTES.

LES POÈTES DU PASSÉ, *à l'intention de certains du présent.*

On lit en tête des premières éditions de " *Psiché. Comédie-Balet*" l'avis suivant du Libraire au lecteur, qui me paraît devoir donner à penser à ceux qui savent lire :

" *Cet ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinault a fait les paroles qui s'y chantent en Musique, à la réserve de la Plainte Italienne. M. Molière a dressé le Plan de la Pièce, et réglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautés et à la pompe du Spectacle, qu'à l'exacte régularité. Quant à la Versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entière. Le Carnaval approchait, et les Ordres pressans du Roy, qui se voulait donner ce magnifique Divertissement plusieurs fois avant le Carême, l'ont mis dans la nécessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le Prologue, le Premier Acte, la première Scène du Second, et la première du Troisième, dont les Vers soient de lui. M. Corneille a employé une quinzaine au reste; et par ce moyen Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avait ordonné.* "



La chose fut toute simple, comme vous voyez, et mieux vaut l'accepter pour telle que de voir dans cette annonce la marque de quelque hâblerie. Sa Majesté donne une commande; ses poëtes l'exécutent. Qu'ils ne prétendent pas que l'inspiration leur manque; on leur répond qu'elle ne doit pas leur manquer. Corneille la connut pendant la quinzaine nécessaire; et ceux qui lisent encore " *Psiché. Comédie-Balet* " savent quelle place tient dans l'histoire de la poésie cette quinzaine-là.

La chose était toute simple aux yeux du Roi. Le poëte, l'homme qui fait du théâtre, lui était un serviteur comme un autre. Au même rang que l'argentier, le couturier, le bottier, il fabriquait des divertissements, comme les autres de l'orfèvrerie, des costumes et des brodequins. Le cordonnier devait livrer les brodequins pour la sexagésime ; pour le même jour le poëte devait livrer son divertissement. Que l'un et l'autre fût prêt à temps, il le fallait. Libre à eux d'ailleurs de se faire aider, pourvu que l'aide ne fût pas un gniaffe, gniaffe de cordonnerie ou de poésie. Il était inadmissible que la livraison manquât ; si elle se trouvait mauvaise en revanche, tant pis pour le Roi qui avait mal choisi ses auteurs ; tant pis également pour ces auteurs, car leur seraient fermées dès lors la caisse aux faveurs et la cassette aux finances, prêtes à s'ouvrir pour des ouvriers plus heureux.

Et la chose était toute simple aux yeux du poëte, car il se savait au même plan que le bottier et ne se blessait pas d'être traité de même. Chacun, poète et bottier, s'estimait d'être artisan dans son art, sans le comparer à l'art voisin. Chacun, modestement, croyait à sa vocation, vocation de bottier, vocation de poëte ; et chacun y obéissait de son mieux. Ils s'enorgueillissaient d'être bon poëte ou bon bottier, mais non pas d'être l'un plutôt que l'autre ; le bottier se comparant à d'autres bottiers, le poëte à d'autres poëtes. Ils n'établissaient pas de parallèle entre leurs professions ; car c'eût été une sottise ; et ils n'étaient point sots ; ils ne se hiérarchisaient pas ; et se soumettaient tous aux mêmes disciplines.



Il en fut ainsi, tant qu'on vécut dans l'inégalité ; poëtes et bottiers au même plan. Mais le vent d'égalité qui passa, nivelant toutes les conditions, mit le bottier en bas, tout en bas, chargé de ses lourdes bottes, et le poëte en haut, très haut, comme porté par ses ailes. Le poëte connut alors une suprématie toute nouvelle, qui ne fit que s'affirmer avec le temps.

Cette suprématie est acceptée de tous ; des peuples, des

rois, et des empereurs. Le poëte n'obéit plus; il n'a plus de maître, il n'a plus qu'un public; les rois même prennent rang dans ce public. Le public ne lui commande pas; il a par contre pour lui toutes les indulgences; il est l'esclave de sa fantaisie; il va jusqu'à lui permettre de rompre ses engagements; quand sa fantaisie, après avoir été d'en prendre, est d'y manquer, il n'exige aucun prix de ce dédit.

Le poëte ne voit qu'équité dans cette situation privilégiée qu'on lui accorde. Il estime simple que le bottier soit encore soumis aux exigences d'autrefois, aux mêmes servitudes, aux mêmes lois d'humilité ou de politesse; et simple aussi de n'être, lui, soumis à ces lois qu'autant qu'en décidera sa délicatesse. Elevé au-dessus des hommes, il ne connaît d'autre maître ni d'autre juge que lui-même — jusqu'au moment du succès... ou de l'insuccès peut-être, car on ne peut jamais tout avoir.

Le poëte d'ailleurs ne méprise personne — du moins on doit le croire —; il considère simplement que le bottier est d'une autre essence. Mais ce qui est grave, c'est que le bottier, vis-à-vis de lui, accepte de se reconnaître déclassé. Comment en jugerait-il autrement? Dès l'école primaire, on lui montrait le poète comme l'égal du prince — du temps qu'il y en avait — et Molière à la table de Louis XIV; il n'a jamais pensé qu'aussi bien on aurait pu imaginer au roi la société du maître bottier de Versailles. Depuis, les quotidiens l'ont nourri d'une rhétorique bien propre à l'ancrer dans cette opinion décevante. Il découvre alors que certaines œuvres sont nobles et que d'autres ne le sont pas; que la noblesse ne réside pas dans la perfection du travail, mais dans sa nature. Comment, bottier, peut-il alors considérer sa tâche; elle est vile à ses yeux; il s'y voit contraint par des nécessités matérielles et non par des causes plus hautes; aussi bien aurait-il pu trouver son pain dans quelque autre métier! — Il pense que le poète seul est voué; qu'il n'y a vocation que pour des œuvres retentissantes. Bien plus, il pense, que toute vocation, tout sentiment d'une vocation, doit se résoudre en poésie. — Et de là vient, je crois, le désordre du monde intellectuel: quelques-uns, sans doute voués aux bottes, ont cru l'être aux vers...

Et quand on dit poëte, on peut entendre telle autre classe des producteurs intellectuels. Je vous le répète, ce texte est une mine à méditations.

C. LUCAS DE PESLOÜAN.



DERNIERS CONTES (Histoires insolites. L'Amour Suprême. Akëdysséril) par *Villiers de l'Isle-Adam.* (Mercure.)

Qui connaît *Axël, Isis, l'Eve Future* ne lit pas sans regret les *Histoires Insolites* du comte Villiers de l'Isle-Adam. Un tel esprit déchoit en devenant satirique. On regrette qu'il ait enlevé son masque de " roi spirituel ", pour laisser voir un visage d'homme harcelé par les sottises quotidiennes.

Certes, l'ironie de Villiers ne manque pas de hauteur. Elle a cette sûreté qui lui permet de ne jamais rire, et de n'avertir jamais le lecteur qu'on lui donne à rire. Elle a cette ampleur et cette souplesse grâce auxquelles elle peut imiter le langage des bouffons sans que sa propre voix en perde de sa beauté. Les phrases favorites des belles " Madame Rousselin " s'insinuent dans la période de Villiers de l'Isle-Adam sans la déformer, sans nuire à la dignité de son geste : " Elle avait aimé feu son époux, — ayant conquis, d'ailleurs, à ses côtés, dans le commerce des bronzes d'art, une aisance, — la belle Madame Rousselin !.. " (*Le Jeu des Grâces.*)

Mais la continuité de cette ironie déçoit. Il eût fallu que ce ton, chez Villiers de l'Isle-Adam, fût vraiment " insolite " : c'est avoir pris bien au sérieux la sottise que s'être moqué d'elle durant deux cents pages ! A ce dégoût tenace, il faut préférer le sourire infiniment " spirituel " de Stéphane Mallarmé, cet humour d'essence si rare et si étrange, comme l'étonnement amusé d'un ange qui découvre, dans son domaine exquis, " ces touristes omniprésents ".

L'attitude même que s'était choisie Villiers lui interdisait la satire. " Il y aura toujours assez de solitude sur la terre pour ceux qui en seront dignes, " a-t-il dit. Il se devait donc à lui-même de conserver ce regard " au-dedans fixé " dont a parlé

Stéphane Mallarmé. La médiocrité n'était point de son domaine; et nous eussions aimé qu'il restât sourd jusqu'à sa mort au tapage de la foule, car " Nul ne peut posséder d'une chose que ce qu'il en éprouve. Nul n'entend ici-bas que ce qu'il peut reconnaître. " Il aurait dû pousser le goût de l'idéalisme allemand jusqu'à ignorer ce monde imbécile que son esprit n'avait point créé; puisqu'il était " du nombre de ces esprits-créateurs trempés de manière à tenir tête fût-ce au scandale de toute l'Humanité et dont le fulgurant souffle d'infini refoulerait les plus rugissantes rafales... " (*La Maison du Bonheur*).

Le monde qu'imagina Villiers de l'Isle-Adam demeure; tandis que nous avons oublié déjà celui dont il s'est moqué. Plutôt qu'un Villiers pauvre, isolé dans la foule, nous nous rappellerons un jeune homme d'une noblesse incomparable, traversant, comme un prince, le royaume qu'il s'était inventé. Royaume romantique, sans doute; mais Villiers fut le seul romantique qui ait eu le droit de l'être, le seul qui l'ait été sans mensonge. Chez lui seulement, nous acceptons et nous aimons ces héroïnes infiniment belles et pâles, qui se meurent d'un mal sans nom. C'est que, chez lui, leur pâleur est autre chose qu'une parure; leur mal est mieux que le mal à la mode, le " mal du siècle. " Comme lui-même, elles sont " atteintes d'âme "; elles souffrent de leur pureté, et de sentir déjà, sous leur chair humaine, leur âme transparaître. — Pour parler d'elles, Villiers inventa ce style aux inflexions très délicates, ce langage inoubliable : " ... Et maintenant, comme autrefois, la douceur des êtres qui tiennent déjà de leur ange caractérisait sa pensive beauté. " (*L'Amour Suprême.*)

Il a eu la passion de l'âme. Il l'a cherchée, avec un amour et des précautions infinies, jusque dans les yeux sanglants du guillotiné (*L'Instant de Dieu*), jusque dans le regard de la Carmélite, au moment de la consécration, ce regard qui " promet un rendez-vous éternel ". (*L'Amour Suprême*). — C'est grâce à cet amour, plutôt qu'à ses révoltes, banales en somme, de poëte exilé parmi les bourgeois, que nous sentons encore si près de nous Villiers de l'Isle-Adam.

ALAIN-FOURNIER.



A PROPOS DE "CYMBELINE", donné par la *Compagnie Française du Théâtre Shakespeare.*

Par un nouvel et remarquable effort, peu de temps après le succès du *Songe d'une nuit d'été,* la Compagnie Shakespeare vient de faire applaudir *Cymbeline.*

Aussi peu gênés que possible par le métier des acteurs, jeunes pour la plupart et qui ne cherchèrent nullement à masquer de leur art l'œuvre qu'ils avaient pour tâche de servir, c'est à loisir que nous avons approché le légendaire créateur, et les accrocs mêmes de l'interprétation ont contribué à notre illusion. N'était une perfection un peu moderne de décor et de costume, et cette erreur, à mon sens, d'habiller exactement les Romains de Shakespeare en Romains, ses Bretons en Bretons, nous nous fussions crus revenus aux improvisations sur la scène de Southwark, devant les courtisans de Jacques Ier.

Et comment ne pas admirer une fois de plus que ces êtres qui vivent un instant sur la scène, semblent s'y trouver par hasard et non avoir été créés, mis au monde en vue de cet instant. Ils existaient auparavant, chacun selon son propre destin ; ils se sont rencontrés là, ne faisant que passer. Ces personnages, l'action dramatique les emprunte par surprise, découpe à son usage les moments essentiels de leur vie, mais ne hâte ni ne retarde les faits, et leur laisse leur désordre coutumier.

Par instants le public hésite, et ne sait si tel contraste, telle véhémence roturière alternant avec la précieuse recherche de l'instant d'avant, doivent être pris pour des effets comiques, et s'il faut rire. Il se heurte à des répliques étranges, qu'il ne sait plus classer ni définir. " Le public français exige avant tout, d'une œuvre dramatique, quelle qu'elle soit, l'unité de ton, de genre, d'inspiration "... C'est M. Léon Blum qui le reconnaît dans l'article qu'il consacre à une pièce récente.

Certes, bien française est cette incertitude du goût en présence d'une coupe neuve, et non prévue dans les canons. Lorsque l'on commença de désigner du seul nom de pièce, certaines œuvres dramatiques, il y eut un peu d'étonnement et de crainte. Car enfin à quel *genre* avait-on affaire — et com-

ment le savoir si l'auteur ne le disait pas ? Elégante paresse aussi, du spectateur qui cherche le délassement et demande, en toute œuvre d'art, à s'y trouver d'abord à son aise, à s'y reconnaître.

On ne s'y reconnaît pas, et l'on ne songe pas à s'en plaindre, avec *Cymbeline*. L'auteur, pour notre joie, se plait à amasser ici les éléments disparates. Que lui importe ! Il est le premier ; il est le seul. Il ne choisit pas ; tout lui est bon, or, clinquant, paille, et pis encore. Il est sûr de lui avec toute-puissance et naïveté. L'œuvre est une gerbe où toutes les fleurs des champs, des jardins et des bois, pressées ensemble, mélangent et opposent leurs parfums. Un lien léger, invisible les retient de se disperser à l'abandon. Et que les plus savants bouquets paraissent pauvres alors, où l'on cherchera l'unité de couleur, ou bien avant tout l'égale longueur des tiges. *Cymbeline* — on songe à ce chef-d'œuvre qu'est une immense touffe de feuillage et d'épines, d'herbes et de corolles, assemblée par un petit enfant... Musset, y trouvant le sujet de *Barberine*, fera cette fois œuvre française, et l'on voit bien ce qu'il devra réduire.

Point de stylisation des sentiments. Les mêmes mots, les mêmes cris, les mêmes silences par où la passion s'avoue ou se dissimule, servent ici, non maquillés, non préparés pour la scène, nos aïeux eussent dit : sans art.

Avec quelle amusante hâte l'auteur se débarrasse de ses dénouements, les bâcle. Tout doit être terminé avec la chute du rideau ; coûte que coûte, il faut enfin intervenir et régler en un moment le sort de chacun. C'est alors qu'on s'aperçoit à quel point ces aventures entremêlées, au fond se poursuivaient distinctes, et qu'une solution unique ne suffira pas, à une donnée aussi multiple.

Nulle pièce de Shakespeare n'eut de sujet simple. Le titre que porte chacune, loin de la contenir tout entière, apprend sur elle peu de chose. Cymbeline n'est qu'une figure secondaire, et non plus la fidélité d'Imogène n'occupe le centre de cette action. Il est partout et nulle part. Et n'est-ce pas le plus exquis de découvrir tout à coup, comme en un coin oublié, tout un nouveau drame possible, indiqué en trois répli-

ques, tout un trésor intact, et dédaigné semble-t-il, comme l'adorable éveil d'amitiés diverses qui accueille, à l'entrée de la grotte de Bélarius, la douloureuse Imogène, costumée en page et timide devant son épée...

P. de L.



LES DOUZE LIVRES POUR LILY, par *Louis Thomas.*

On ne saurait contester que M. Louis Thomas, qui trop longtemps passa pour un garçon léger, ne se soit cette fois appliqué. Le copieux recueil de poèmes qu'il vient de publier dans cette charmante édition des *Bibliophiles Fantaisistes* a presque l'air d'un roman, non seulement pour son poids, son volume ou la matière qu'il contient, mais encore à cause de la façon dont il est composé, de sa distribution en chapitres et du lien d'intérêt qui en assemble les parties. De là, cependant, à conclure que l'auteur y ait fait effort et se soit discipliné, il y a un pas que nous ne sommes point près de franchir. Dans tout ce qu'il a produit, M. Louis Thomas a communément fait montre de qualités heureuses et diverses. Il a du goût, convenons-en, une certaine grâce désinvolte qui lui appartient, c'est entendu, de l'entrain, certes, et un style plein de naturel qui se plie à toutes les circonstances, mais quelle détestable facilité — et que de facilités !... — quelle aptitude à n'importe quoi et quelle absence totale de discernement. Je sais qu'on est mal venu à en faire un grief au poète qui froidement vous avoue :

Alors ce qui vient je le mets.
Ma foi, tant pis si ce n'est pas bien bon,
Le poème est bâclé [1]

La sympathie dont on ne peut se défendre pour l'attitude et la saine humeur de M. Louis Thomas vaut bien néanmoins qu'on lui déclare tout net qu'un tel art poétique est consternant, et, plus généralement, qu'on ne saurait rien obtenir, en art comme dans la vie, qu'à la condition de choisir au préala-

[1] Ce sont des vers.

le. La question n'est pas de "mettre" ce qui vient, mais de "mettre" ce qu'il faut et avant de "mettre" quoi que ce soit, de déterminer quelles sont les nécessités intimes qu'il importe de satisfaire et d'obéir. M. Louis Thomas, jusqu'à ce jour, s'est éparpillé à tous les vents. Sa formule, ç'a été le guilledou. Pas une fantaisie, pas une curiosité à quoi il n'ait cédé. Mais une préférence, un concert, une préméditation, voilà ce qu'en vain nous chercherions en ses ouvrages. L'important semble être pour lui d'exprimer ce qui passe ; nous persistons à croire que l'intérêt et la raison d'être du poète, c'est tout au contraire d'exprimer ce qui demeure, ce qui dure et fait le fonds même, particulier et personnel, du cœur. M. Louis Thomas a prodigué essais, critiques, études, histoire, roman, poèmes — et j'en omets vraisemblablement !... Il a rencontré parfois sa veine, parce que ce serait bien le diable si, à taper de tous les côtés, on ne finissait pas par toucher quelque chose... Il ne s'est jamais cherché : le hasard et l'insouciance ont seuls réglé son activité. Sans doute je l'entends me dire, impatienté, qu'il ne faut pas chercher midi à quatorze heures et qu'il n'est en fin de compte que de le prendre tel qu'il est.— Tout ce qu'en dépit d'une si déplorable administration, on devine chez lui de ressources gaspillées et de dons sans emploi ne nous permet pas de croire qu'il n'y ait pas en lui autre chose. — Sinon, je vous assure, Thomas, vous commenceriez à nous intéresser beaucoup moins...

A. R.



MALARIA, *par W. H. S. Jones.*

Bien que ce livre ne soit pas encore traduit en français, nous croyons devoir le signaler, pour ce qu'il touche à l'un des problèmes les plus graves de l'histoire de l'art, et apporte à la méthode historique elle-même un enseignement.

Non l'explication, mais un éclaircissement sur les causes de ces phénomènes obscurs que furent la décadence des civilisations antiques. La Grèce, en l'an 450 avant J.-C., semble avoir atteint un état d'harmonie, de prospérité physique et intellec-

tuelle, que nulle époque ne verra dépassé. Puis presque soudain, arrêt du développement, stérilité, silence. Et aussitôt la dégénérescence, la molle résistance aux envahisseurs, la mort.

Les historiens ont tâtonné ou se sont tus. A expliquer le déclin national par la perte des vertus civiques, on ne risque guère, mais on fait médiocrement avancer la question.

M. Jones cherche à prouver que cette civilisation, que les Perses n'avaient pu entamer par le fer, mourut de maladie. Par des déductions assez serrées, chiffres et dates à l'appui, il montre l'invasion rapide des fièvres contagieuses dans la péninsule hellénique, le nom d'un mal jusque-là inconnu faisant dans les écrits de l'époque son apparition, et la malaria dont aujourd'hui les deux cinquièmes de la population sont atteints, répandant ses ravages, empoisonnant le sang, tuant l'imagination des poètes, amollissant le cœur des guerriers, troublant la pensée des chefs, supprimant les artistes. Les marbres héroïques, à partir de ce moment, commencent à ne plus représenter que les ancêtres, la beauté va demeurer le privilège du passé, et les Dieux cesseront de pouvoir respirer sur la Terre.

Il faut reconnaître aux conclusions de ce livre une sérieuse vraisemblance, et compter désormais avec ce nouveau facteur historique, jusqu'à plus ample enquête.

La science d'histoire, qui doit prétendre au titre de science exacte — les mots l'y contraignent — n'a le droit d'ignorer aucun élément des problèmes qu'on lui demande de résoudre. A restreindre le nombre des équations, à laisser tomber les termes encombrants de celles-ci, la solution sans doute sera plus vite atteinte. Mais parfois, après coup, une exponentielle oubliée revient jeter le désarroi parmi les résultats conquis, et force à recommencer le calcul. C'est peut-être un coefficient de première importance que M. Jones vient de découvrir ainsi.

P. de L.

*
* *

EXPOSITION FÉLIX VALLOTTON (*Galerie Druet*).

Tout en s'excusant de faire de la critique d'art qui est, dit-il, "la pire duperie" — car on n'explique pas une œuvre d'art, — M. Octave Mirbeau joint une importante préface au catalogue de cette exposition.

" *M. Félix Vallotton,* dit-il, *appartient à cette génération d'artistes considérables qui, au lendemain des victoires de l'impressionnisme, dotèrent la peinture, je ne dis pas de formules nouvelles — ce qui supposerait un pédantisme dont ils furent toujours fort loin — mais de nouvelles sensibilités, ce qui est beaucoup plus intéressant et beaucoup plus rare.*

C'était une joie que leur amitié, et, en même temps qu'une joie, un profit. Pour moi, j'y ai beaucoup appris, même dans les choses de mon métier. Ils m'ont ouvert un monde spirituel qui, jusqu'à eux, m'était en quelque sorte fermé, ou obscur. Et ils ont ajouté au goût que j'ai de vivre, au goût que j'ai de me plaire à la vie, des raisons plus valables, plus saines et plus hautes. Je ne le dis pas sans émotion, ils ont donné à ma conscience, qui, trop longtemps, avait erré dans les terres desséchées du journalisme, une autre conscience...

M. Vallotton est un esprit clair, précis, très averti, très cultivé, très passionné. Comme ceux qui ont beaucoup lu, beaucoup réfléchi, il est pessimiste. Mais ce pessimisme n'a rien d'agressif, rien d'arbitrairement négateur. Cet homme juste ne veut pas se leurrer dans le pire, comme d'autres dans le mieux, et il cherche en toutes choses, de bonne foi, la vérité. Ce n'est pas de sa faute s'il ne la rencontre point souvent, rayonnante dans sa nudité légendaire, mais presque toujours habillée de mensonges...

M. Vallotton a compris la peinture décorative à sa façon, qui est celle des maîtres. Ce qu'il recherche, ce n'est point l'abondance et l'éclat de l'ornement, la stylisation des formes ou leur déformation. Il a le goût de l'absolu. Les grandes conceptions le hantent. Et alors, c'est sur de fonds unis de ciel ou de mer, à peine mouvants, un peu sévères, et strictement muraux, des groupements, des accords de figures nues, une combinaison logique, serrée, balancée de leur mouvement, de leurs formes, de

leurs lignes qui se détachent en contours très étudiés, en modelés impeccables. Et cela est d'une vigoureuse, âpre, sobre et parfaite beauté."

On a vite fait d'accuser un tel peintre de froideur, comme si, de toutes les qualités que peut présenter un tableau, la séduction était la première et la seule indispensable. On dirait qu'en dehors d'une gourmandise presque physique pour la pâte savoureuse et les tons rares, toutes les émotions qu'éveille en nous la peinture soient entachées d'intellectualisme et de littérature. Quand voudra-t-on convenir qu'il y a eu, de Giotto à Ingres, d'admirables peintres qui ne furent pas coloristes et dont l'œuvre, pour être peu sensuelle ou pour reporter sa sensualité sur les éléments linéaires de la composition, n'en a pas moins grand style et beauté ? Rien dans les nus de Vallotton qui ne soit expressif, malgré des tons auxquels certains reprochent de leur "retourner les ongles." Ne pas savoir discerner ce que cache d'ardeur une telle peinture, c'est ne pas admettre qu'un cœur humain puisse être possédé des plus fortes passions mais d'où la volupté soit absente.

J. S.



QUELQUES AQUARELLES DE RENÉ PIOT.

Dans l'atelier de l'orfèvre Rivaud, M. René Piot nous a conviés à voir les aquarelles qu'il a rapportées d'Italie et d'Engadine. Quelle distance sépare ces nouvelles œuvres de celles où cet artiste, jadis, reprenait à son compte les luxueuses préciosités d'un Gustave Moreau ! C'est que le travail de la fresque a par lui-même une vertu ennoblissante. Il enferme le peintre entre des murs fraîchement enduits et le mêlant aux gâcheurs de plâtre, l'arrache à l'atmosphère convenue de l'atelier. Il le contraint à un métier sûr et large, et l'inappréciable sauvegarde qu'il fut pour la peinture des Italiens, il l'est encore aujourd'hui pour quiconque en sait réapprendre les merveilleux secrets perdus. Dans ses aquarelles de fleurs ou de paysages, René Piot y a gagné une ampleur et une sobriété

de moyens qui enchantent ; jusque dans ses petits panneaux peints à l'œuf, rien qui n'ait de la noblesse et du charme.

J. S.

*
* *

QUELQUES REVUES.

Rien de surprenant à ce que, de toutes nos revues provinciales, celles qui représentent à l'est notre culture française témoignent d'une vie intérieure et trahissent une intensité d'accent à quoi les autres ne nous habituent point. Une revue qui s'imprime dans le bassin de l'Ill ou de la Moselle n'a peut-être pas de mérite à être plus pathétique que celle où s'exprime la vie heureuse des Flandres ou de la Provence. Une grande cause grandit même des champions de second plan et, des Ardennes à l'Alsace, dans les moindres problèmes de littérature quotidienne se trouvent impliqués les plus graves problèmes ethniques. Tout y a une signification, tout y est attachant et jusqu'au luxe typographique de ces revues, tout y est une fière affirmation.

Dans les *Marches de l'Est*, de pieux articles de souvenirs sur Charles Demange, et dans la *Revue Alsacienne illustrée*, une importante étude de M. F. Eccard sur *La langue française en Alsace.* Le rôle d'intermédiaire entre les cultures allemande et française, ce n'est que jusqu'en 1870 que l'Alsace a pu le jouer. L'Allemagne entrait en contact avec les provinces françaises par ses provinces les moins différentes des nôtres. Au contraire depuis la conquête et la germanisation à tout prix, le Français d'Alsace se trouve en présence de ce qu'il y a de plus extrême, de plus durement particulier dans le génie allemand. De là ce retour passionné à ce qu'a produit de plus parfait la civilisation française ; de là, puisqu'en Alsace la lutte politique est de toutes parts entravée et rendue vaine, cette acharnée lutte de culture où du moins nous combattons dans nos positions les plus fortes. L'article de M. Eccard contribuera à préciser le problème alsacien. J. S.

*
* *

Edouard Rod vient de succomber à une maladie foudroyante. Celui qui disparaît si tôt fut l'un des plus respectés parmi nos romanciers, pour le caractère hautement consciencieux, la probité et la rare modestie de son talent. L'exemple de dignité que nous laisse son œuvre est aujourd'hui unanimement salué.



Après les MUSES *de Paul Claudel, le* RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE, *par André Gide, est paru à l'*OCCIDENT, *en une luxueuse édition que nous devons signaler à nos lecteurs. Cette œuvre, que Vers et Prose avait donné en 1907, n'avait point encore été éditée.*

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

SOMMAIRE du No 13.

SOMMAIRE du No 14.

(Numéro consacré à Charles-Louis Philippe)

La Nouvelle Revue Française

se trouve à PARIS chez :

BENARD, Galerie de l'Odéon.
BLANCHARD, 4, Boulevard St.-André.
BOULINIER, 19, Boulevard St.-Michel.
CONARD, 17, Boulevard de la Madeleine.
DRUET, 108, Faubourg St.-Honoré.
FLAMMARION, 14, rue Auber.
„ 10, Boulevard des Italiens.
FLOQUET, 47, rue des Martyrs.
FLOURY, 1, Boulevard des Capucines.
GALERIE d'ART DÉCORATIF, 7, rue Laffitte.
GATEAU, 8, rue Castiglione.
MARTIN, 3, Faubourg St.-Honoré.
MELET, 46, Galerie Vivienne.
PAUL, Place Beauvau.
REY, 8, Boulevard des Italiens.
STOCK, 155, rue St.-Honoré.
TASSEL, 44, rue Monge.
WEILL, 60 rue Caumartin.

et dans les principales bibliothèques des gares.